

C A H I E R
DRomans québécois Page D 3
Essais étrangers Page D 5
Bleue comme une orange Page D 6Stan Douglas et Detroit Page D 7
Jardins Page D 8

LIVRES

Balades littéraires

Le roman d'Emily Montague

Montréal, 9 juillet

MARIE-ANDRÉE
LAMONTAGNE
LE DEVOIR

Vous connaissez vos classiques, bien sûr: *Maria Chapdelaine*, *Menaud maître-draveur*, les *Poésies complètes* de Nelligan, *Le Survenant*... À califourchon sur deux siècles, tant par la chronologie que par l'esprit, ces œuvres revendiquent, à juste titre, une place de choix dans la littérature nationale. Mais leurs qualités propres n'ont-elles pas fait oublier celles qui les ont précédées? Avec leurs raccourcis inévitables, les manuels ont sans doute assimilé trop légèrement la littérature canadienne-française du XIX^e siècle au seul terroir et à une idéologie de la survivance qui n'est plus de saison. Du feuilleton haletant, avec pirates et enlèvements à la clé, au récit de voyage, en passant par le pamphlet et le journal, à cette époque comme maintenant, les écrivains n'ont jamais accepté de se limiter à un genre. Pourquoi ne pas profiter de l'été pour (re)découvrir quelques-uns d'entre eux? Pour la dernière fois cette semaine, la une du cahier *Livres* vous invite à une balade dans les contrées pas si lointaines de notre littérature en vous proposant de lire des textes méconnus d'auteurs connus et moins connus de notre jeune littérature. Ni curiosités ni documents, ces textes, nous les avons choisis avant tout pour leur intérêt. Au lecteur de mesurer maintenant son indulgence à l'endroit du passé.

Les manuels de littérature canadienne font de Frances Brooke (1724-1789) la première romancière du Canada anglais, voire de l'Amérique du Nord. Cette Anglaise, elle-même fille de clergyman, avait épousé le révérend John Brooke et suivi à Québec, en 1763, son mari, alors représentant de l'Église d'Angleterre et aumônier de la garnison anglaise établie dans l'ex-colonie française, depuis peu passée sous la couronne d'Angleterre. Le couple est demeuré cinq ans à Québec, après quoi il est rentré en Angleterre. On ne sait si c'est une fois retournée là bas ou encore sur place que Frances Brooke aurait écrit (sur le motif en quelque sorte) ce roman qui se réclame de la tradition du roman épistolaire anglais. *History of Emily Montague* fait se croiser les lettres qu'un jeune Anglais, Ed Rivers, écrit à sa sœur restée dans la métropole, ainsi que celles qu'adresse à la même sa meilleure amie, Arabella Fermor, venue au Canada.

Même après avoir fait la part de ce qui relève de la fiction, *History of Emily Montague* demeure un témoignage aussi piquant qu'instructif d'une époque peu connue de notre littérature, soit celle qui suit immédiatement la Conquête. À en juger par les nombreux échanges franco-anglais qui servent de toile de fond au roman, on est même en droit de se demander si la célèbre expression «les deux solitudes» n'est pas tout simplement une création tardive...



Frances Brooke

6^e lettre: Ed Rivers à Miss Rivers, Clarges Street

FRANCES BROOKE

Me voilà arrivé, ma chère, et enfin en sécurité, mais il m'aura fallu pour cela traverser un rideau opaque de flammes tel que le plus infortuné des chevaliers errants n'en aura jamais connu. À chaque étape, de jeunes beautés locales m'attendaient et toutes montraient beaucoup d'esprit et de coquetterie. Elles ne connaissent pas la timidité des villageoises en Angleterre et sont habillées comme des bergères de romans. Pour peu qu'il ait le goût de l'aventure, un homme fait ainsi un fort agréable voyage jusqu'à Montréal.

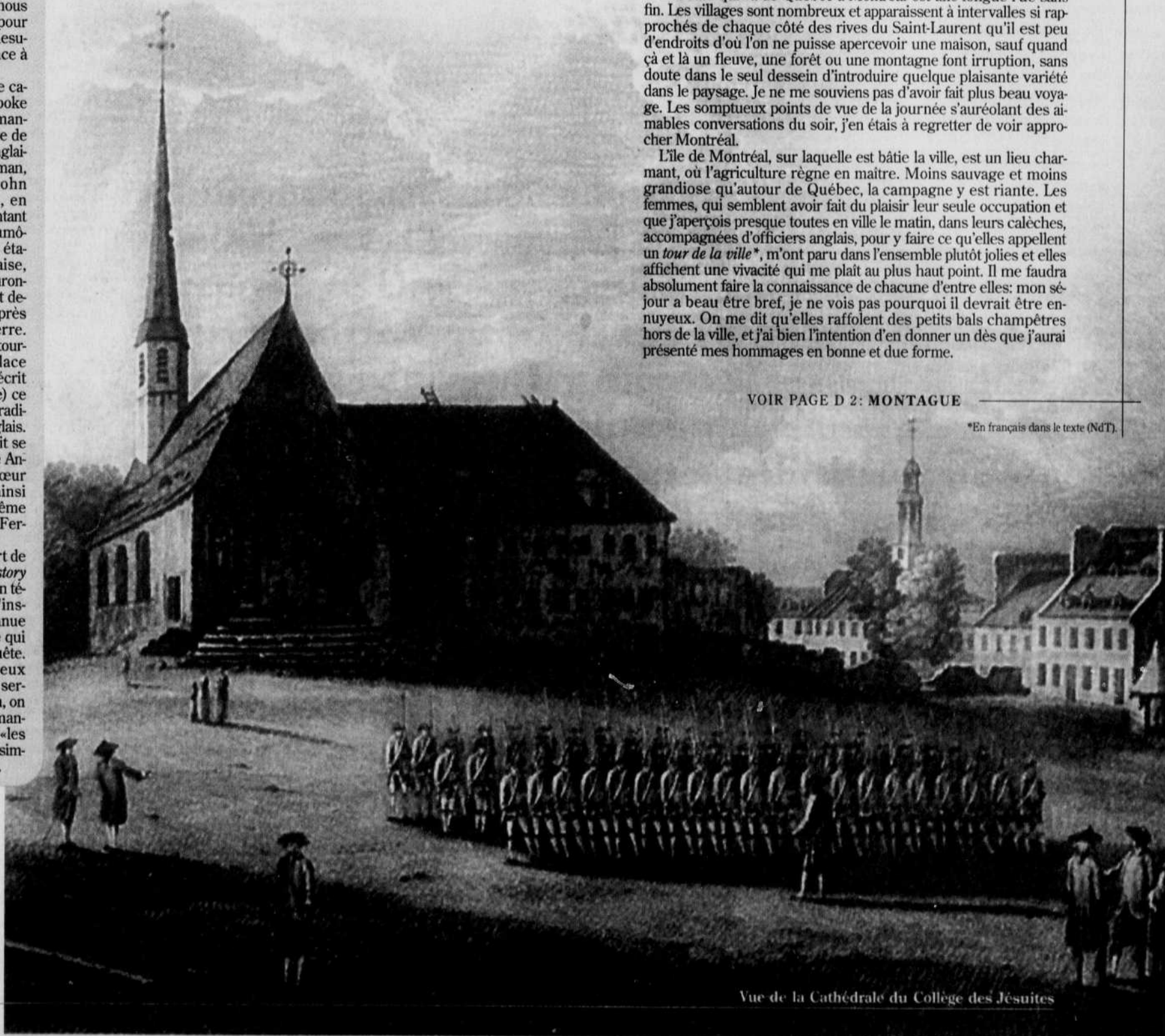
Les paysans sont ignorants, paresseux, sales et stupides comme on n'a pas idée, mais avec ça hospitaliers, respectueux et polis. De plus, chose agréable entre toutes, ils laissent à leurs épouses et à leurs filles le soin de faire les honneurs de la maison, tâche dont elles s'acquittent avec une application qui, au milieu des multiples embarras (encore que non fondés, à ce qu'on m'a dit) qui naissent de la pauvreté, ne peut que plaire à tout hôte pourvu de la moindre disposition envers le plaisir: pour ma part, j'ai été charmé, et j'ai fait honneur à cette bonne chère maison avec le même appétit que j'aurais mis à me régaler d'ortolans de roi. Leur conversation est vive et amusante. Le peu de savoir présent au Canada se trouve concentré chez les personnes du sexe, et très peu d'hommes, même parmi les seigneurs, seraient capables d'écrire leur propre nom.

La route qui va de Québec à Montréal est une longue rue sans fin. Les villages sont nombreux et apparaissent à intervalles si rapprochés de chaque côté des rives du Saint-Laurent qu'il est peu d'endroits d'où l'on ne puisse apercevoir une maison, sauf quand ça et là un fleuve, une forêt ou une montagne font irruption, sans doute dans le seul dessein d'introduire quelque plaisante variété dans le paysage. Je ne me souviens pas d'avoir fait plus beau voyage. Les somptueux points de vue de la journée s'auroient des aimables conversations du soir, j'en étais à regretter de voir approcher Montréal.

L'île de Montréal, sur laquelle est bâtie la ville, est un lieu charmant, où l'agriculture règne en maître. Moins sauvage et moins grandiose qu'autour de Québec, la campagne y est riante. Les femmes, qui semblent avoir fait du plaisir leur seule occupation et que j'aperçois presque toutes en ville le matin, dans leurs calèches, accompagnées d'officiers anglais, pour y faire ce qu'elles appellent un *tour de la ville*, m'ont paru dans l'ensemble plutôt jolies et elles affichent une vivacité qui me plaît au plus haut point. Il me faudra absolument faire la connaissance de chacune d'entre elles: mon séjour a beau être bref, je ne vois pas pourquoi il devrait être ennuyeux. On me dit qu'elles raffolent des petits bals champêtres hors de la ville, et j'ai bien l'intention d'en donner un dès que j'aurai présenté mes hommages en bonne et due forme.

VOIR PAGE D 2: MONTAGUE

*En français dans le texte (Ndt).



Vue de la Cathédrale du Collège des Jésuites

LIVRES

MONTAGUE

À Montréal, on ne plaisante pas avec la noblesse

SUITE DE LA PAGE D 1

Six heures du soir

Je rentre d'un dîner chez le régiment X..., au cours duquel j'ai appris que je dois rendre visite, ce que j'ignorais, à deux Anglais qui habitent à quelques milles de la ville. L'une d'elles est l'épouse du major de ce régiment. L'autre est sur le point d'en épouser le capitaine, sir George Clayton, jeune et beau baronnet, que le récent décès d'un lointain parent a fait hériter du titre en même temps que d'une superbe propriété. Il est en ce moment à New York et on me dit qu'ils se marieront dès son retour.

Huit heures

J'ai rendu quelques brèves visites à des Françaises. Même si l'on ne m'est pas arrivé souvent d'y rencontrer d'authentiques beautés, je dois dire que les femmes sont en règle générale plutôt jolies, avec des manières simples et avenantes. Une grande partie de leur charme vient de leur vivacité, et ce n'est pas moi qui m'élèverai contre le préjugé éminemment favorable qu'elles entretiennent à l'égard des officiers anglais. Leurs propres hommes, qui n'ont rien d'attirant en effet, n'ont pas la moindre chance d'entrer dans leurs bonnes grâces.

Mardi matin

Je me prépare à sortir avec un ami pour me rendre chez le major Melmoth et y présenter mes hommages à deux femmes: je n'ai aucune envie de faire cette visite. Je déteste les jeunes filles qui sont sur le point de se marier. Elles ont la tête si bien remplie de leur cher homme qu'elles sont incapables

de montrer la plus élémentaire politesse à l'égard d'autrui. Cependant, on me dit que les deux femmes sont charmantes.

14 juillet, huit heures du soir

Charmante? chère Lucy, c'est un ange! J'ai de la chance qu'elle soit fiancée. Rien ne peut être plus rassurant pour un cœur comme le mien, jaloux, comme vous le savez, de sa liberté. Songez-y un peu: beauté, délicatesse, sensibilité, tout ce qui fait le charme d'une femme, et tomber sur tout cela caché dans une forêt au Canada!

Vous me direz que mon enthousiasme me fait lui accorder tous les suffrages, mais je vous assure qu'elle est charmante. Je suis résolu à entretenir avec elle une amitié, et non seulement moi avec elle, mais vous aussi. Je le lui ai dit. Elle viendra en Angleterre aussitôt après son mariage. Vous êtes faites pour vous adorer.

Mais je dois vous dire: le major Melmoth nous a retenus une semaine à sa maison de campagne, dans une tourbillon incessant de plaisirs bucoliques. Par là, je ne veux pas dire la chasse ou le tir, mais de ces plaisirs auxquels les femmes peuvent prendre part, comme les petits bals champêtres et les garden-parties dans la campagne environnante, auxquels se joignent quelques femmes distinguées accourues de Montréal. Mrs Melmoth est une jolie brunette, et charmante, mais elle n'égale pas Emily Montague — vous me croiriez amoureux si je vous en faisais la description, et pourtant je vous affirme que je ne le suis pas...

Demain, je donne un bal. Il sera en l'honneur de Mrs Melmoth, mais son statut de mère lui interditi-

ra de danser. Cette circonstance a été à l'origine d'une petite dispute dont ma vanité ne s'est pas privée de tirer fierté: il se trouve que les femmes montrent le plus vif intérêt à vouloir danser avec moi. Voyez comme j'ai gagné au change! Quel homme sensé voudrait rester en Angleterre où on le regarde de haut quand des beautés se le disputent au Canada? Mais il reste à régler le point principal: se conformer à l'étiquette est ici quelque peu malaisé. En ce qui me concerne, je n'ai pas voix au chapitre: mon bras appartient à celle qui affichera le plus long pedigree. A Montréal, on ne plaisante pas avec la noblesse.

Quatre heures

Après une dispute au cours de laquelle les Françaises étaient prêtes à faire se battre leurs maris en duel, toutes deux en sont venues à un compromis honorable, grâce à l'intervention de Miss Montague. Chacune tient mordicus à ce que je ne danse pas avec l'autre. Je me soumetts de bonne grâce, comme vous pouvez l'imaginer.

Samedi matin

Je n'ai jamais passé de soirée aussi agréable. Je vous assure que nous avons ici de quoi nous divertir: une poignée de distingués jeunes gens, de jolies femmes, toutes bien vêtues et d'humeur agréable, avec elles-mêmes comme avec les autres. Telle Vénus au milieu des Grâces, mon adorable Emily n'a fait que multiplier par seize cette disposition d'esprit. Je suis d'avis que rien ne vaut un bal pour mettre en valeur la beauté. L'état de repos est dépourvu de grâce. La nature n'est jamais aussi belle que dans le mouvement: le feuillage des arbres qu'agite le vent, le bateau qui met les voiles, le cheval lancé dans la course, une jolie femme distinguée qui danse: personne n'a plus d'aversion que moi pour l'immobilité.

Je retourne à Melmoth où je resterai un mois, mais ne vous inquiétez pas, chère Lucy! Si je vois bien tout ce qu'elle a de parfait, je ne le vois qu'avec le regard détaché de l'admiration: une femme promise perd tous ses attraits de femme. L'amour n'existe pas sans un rayon d'espoir. Je n'ai qu'une ambition: être son ami. Je veux être le confident de sa passion. Avec quelle fougue un cœur comme le sien doit-il aimer!

Adieu, ma chère. Affectueux
ment, Ed. Rivers

10^e lettre: Arabella Fermor à Miss Rivers

Sillery, 24 août

Je suis arrivée depuis un mois, ma chère, sans avoir eu pour autant l'occasion de rencontrer votre frère, qui est à Montréal, mais on me dit qu'il faut l'attendre aujourd'hui. Cela dit, j'ai passé de bien agréables moments. J'ignore à quoi peut y ressembler l'hiver, mais je suis conquise par la beauté de ce pays en été. Grasse, pittoresque, romantique, la nature règne ici avec une luxuriance des plus débridées. Elle se pare de centaines de grâces sauvagesses qui font un pied de nez à toutes les joliessees cultivées de l'Europe. La vue que l'on a de la ville est infiniment belle. La perspective est large et variée grâce à une série de collines, de bois, de fleuves et de cascades. Parsemé de fermettes et de cottages riants, le paysage est enchâssé dans de lointains sommets qui semblent s'élever jusqu'à la hauteur des cieux.

Les jours sont plus chauds qu'en Angleterre, mais la chaleur y est plus supportable, grâce à la brise qui souffle invariablement autour



Portrait de Frances Brooke (1771), par Catherine Read.

de midi. Quant aux soirées, on ne saurait dire à quel point elles sont agréables. Nous avons eu pas mal de tonnerre et d'éclairs, toutefois sans grande conséquence: le tonnerre gronde ici plus magnifiquement et plus terriblement qu'en Europe, et les éclairs y sont plus lumineux et plus impressionnants. J'en ai même observé un qui était d'un violet pâle et qui m'a rappelé la lueur joyeuse de l'aube.

La verdure est comme en Angleterre. Elle s'orne le soir de l'indescriptible beauté que lui confère la grâce lumineuse des milliers de lucioles qui scintillent dans les arbres et dans l'herbe comme autant d'étoiles.

Près de Québec se trouvent deux chutes d'eau majestueuses: celle de la Chaudière et celle de Montmorency. La première est un invraisemblable rideau aquatique posé sur des rochers sauvages où il dessine un paysage grotesque, irrégulier et étonnant. La seconde, moins sauvage, moins irrégulière, est plus belle et plus majestueuse. Elle tombe d'une hauteur inouïe et descend le long d'une jolie pente romantique jusque dans le fleuve Saint-Laurent, en face de la partie la plus riante de l'île d'Orléans, dont les charmes domestiqués forment un contraste des plus saisissants et des plus agréables pour l'œil.

La rivière qui alimente les chutes Montmorency et qui porte le même nom est la plus adorable des choses inanimées de ce monde. Mais que veut dire ici inanimée? On croit l'entendre respirer. Je ne m'étonne plus de l'enthousiasme de la Grèce et de Rome, car ce sont sans doute de tels phénomènes qui ont permis à la mythologie de prendre son essor: on dirait la demeure de milliers de dieux et de déesses.

Essayez de vous représenter cet extraordinaire rocher comme jeté là par les mains de la nature dans le but de frayer un passage à une étroite rivière, cependant profonde et magnifique, le tout dressant de chaque côté des murs aux assises belles et régulières, lesquels sont couronnés des plus belles forêts qu'il m'ait été donné de voir, elles-mêmes émaillées des plus romantiques variétés de fleurs. En plusieurs endroits, l'eau la plus pure s'écoule en cascades miniatures qui vont se jeter dans la rivière en contrebas. Dans la paroi, des cen-

taines de grottes naturelles vous feront croire que vous êtes dans la demeure des Néréides. A un mille des chutes, là où la rivière s'élargit comme pour lui céder le passage, se trouve un îlot couvert d'arbustes fleuris qui semble destiné à servir de trône à quelque divinité fleuve. Enfin, les rapides, qui naissent de la disposition capricieuse de rochers qu'on dirait par moments sur le point de se rencontrer, rivalisent en beauté et en variété et vont se perdre dans la cascade qui fait comme se refermer sur lui-même ce monde de merveilles.

En somme, j'étais tout à fait payée des fatigues du voyage par la seule beauté de ce paysage féérique. Par conséquent, si jamais vous m'entendez un jour murmurer contre la traversée de l'Atlantique, vous me rappellerez que j'ai vu la rivière Montmorency.

Ce que je pourrais vous dire des gens d'ici sera bien insuffisant. Je n'ai eu d'yeux que pour le paysage de Québec et n'ai accordé que peu d'attention à ses habitants. Les Françaises sont jolies, et à l'instar des élégants du cru, elles ne m'ont semblé en rien menaçantes. Dans ce pays on peut se promener dans les bois au clair de lune avec le plus charmant des Français sans qu'il vous arrive rien de fâcheux. Je suis étonnée du mal que se donnent les Canadiennes pour séduire nos hommes, mais je reconnais qu'il est difficile de résister à la tentation des repréailles.

Je séjourne en ce moment dans une jolie fermette située sur les rives du fleuve Saint-Laurent. La maison se dresse au pied d'une montagne escarpée, couverte de nombreuses espèces d'arbres. Le toit forme un plan incliné verdoyant qui s'élève dans une sorte de confusion ordonnée: «*Ombre se pose sur l'ombre, théâtre sylvestre*», et auquel fait face le fleuve majestueux où le défilé incessant des navires offre à l'œil séduit le plus beau et le plus émouvant des panoramas. Je n'ai jamais vu d'endroit qui invite à ce point à s'abandonner à une belle lassitude, à une douce inclination pour la rêverie, toutes choses que non sans à-propos on pourrait appeler la luxueuse indolence de ce pays. J'ai l'intention d'élever ici un temple à l'aimable déesse Paresse.

Mais voilà qu'un jeune homme

arrive par le sentier venteux qui longe la colline et, à son air, on dirait bien qu'il s'agit de votre frère. Adieu. Je m'en vais l'accueillir: mon père est à Québec.

Affectueuxment, Arabella Fermor

16^e lettre: Arabella Fermor à Miss Rivers, Charges Street

Sillery, 18 septembre

[...]

Huit heures du soir

C'est décidé, Lucy, j'épouse un sauvage et je me fais squaw (joli nom pour une princesse indienne!): ces femmes mènent la plus agréable des existences. Elles me parlent des maris français, mais me font surtout l'éloge de l'époux indien qui laisse sa femme gambader pendant cinq cents milles sans lui poser la moindre question sur sa destination.

Après dîner, je m'étais assise avec un livre au milieu d'un buisson d'aubépine, près de la plage, quand mon attention fut attirée par des rires venant de la rivière. J'ai alors aperçu un canot rempli de sauvages qui accostait. Il y avait là six femmes et deux ou trois enfants, et pas un homme parmi elles. Elles ont accosté, ont amarré le canot à la racine d'un arbre et se sont mises en quête de l'endroit le plus joliement ombragé de la plage, au milieu des buissons, lequel se trouvait non loin de moi. Elles ont fait du feu, ont fait griller du poisson et, après avoir puisé de l'eau à la rivière, ont pris place sur l'herbe pour y savourer leur frugal repas.

J'ai filé en douce à la maison et ordonné à la servante d'apporter du vin et des provisions. J'ai retrouvé mes squaws. Je leur ai demandé en français si elles venaient de Lorette. Elles ont hoché la tête. J'ai répété la question en anglais, et la plus âgée m'a répondu que non; que leur pays se situait à la frontière de la Nouvelle-Angleterre; que, leurs maris étant occupés à chasser dans les bois, la curiosité et le désir de voir de près leurs amis anglais qui avaient conquis Québec les avaient jetées sur le grand fleuve qu'elles redescendraient aussitôt après avoir vu Montréal. Fort poliment, elle m'a invitée à m'asseoir et à partager leur repas, ce que j'ai accepté, en fournissant ma part du festin. Bientôt, nous étions amies, et deux bouteilles de vin vinrent égayer ces liens d'amitié qui prirent une tournure si gaie, en effet, qu'elles se mirent à danser, à chanter, à me prendre par la main, et s'entichèrent de moi au point où j'en étais à me demander si j'allais un jour pouvoir m'en débarrasser. Elles refusaient de se séparer de moi, mais après deux ou trois heures de palabres comiques, j'ai réussi, non sans difficulté, à convaincre les femmes de poursuivre leur voyage, et non sans avoir au préalable rempli leur canot de provisions et de bouteilles de vin, et leur avoir remis une lettre de recommandation pour votre frère, de telle sorte qu'elles ne soient pas livrées à elles-mêmes à Montréal.

Adieu. Mon père vient d'arriver de Québec et il ramène des invités pour souper.

Affectueuxment, A. Fermor

Traduit de l'anglais par Marie-Andrée Lamontagne

Édition moderne des œuvres de Frances Brooke: en français du moins, aucune à notre connaissance.

GROUPE Renaud-Bray

Librairie Garnier

PALMARÈS

du 26 juillet au 1 août 2000

1 ROMAN	Avant de te dire adieu	9 M. Higgins Clark	Albin Michel
2 DICTION.	Le petit Larousse illustré 2001	2 Collectif	Larousse
3 POLAR	Soins intensifs	9 C. Brouillet	courte échelle
4 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	74 Dalai-Lama	R. Laffont
5 ROMAN	Fille du destin ♥	9 Isabel Allende	Grasset
6 POLAR	Le testament	12 John Grisham	R. Laffont
7 POÉSIE Q.	Erreur d'impression	7 Daniel Bélangier	coronet liv
8 ROMAN	Et si c'était vrai...	28 Marc Lévy	R. Laffont
9 POLAR	Prisonniers du temps	9 M. Crichton	R. Laffont
10 ROMAN	Le périple de Baldassare ♥	11 Amin Maalouf	Grasset
11 ROMAN	Harry Potter and the Goblet of Fire	4 J.-K. Rowling	Bloomsbury
12 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	47 Henriette Major	Fides
13 PSYCHO.	La guérison du cœur	26 Guy Corneau	L'Homme
14 ROMAN	City	11 A. Baricco	Albin Michel
15 ESSAI Q.	Marcel Tessier raconte...	20 Marcel Tessier	L'Homme
16 ROMAN	Balzac et la petite tailleuse chinoise ♥	24 Dai Sijie	Gallimard
17 B.D.	Le petit Spirou n° 9 - C'est pas de ton âge!	7 Tome & Janry	Dupuis
18 CUISINE	Sushi faciles	9 Collectif	Marabout
19 POLAR	Napoléon Pommier	7 San-Antonio	Fleuve noir
20 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	144 I. Nazare-Aga	L'Homme
21 ROMAN Q.	L'autruche céleste	24 Iléana Doclin	Flammarion Q.
22 ROMAN	Véronika décide de mourir	17 Paulo Coelho	Anne Carrière
23 ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	46 A.-M. Macdonald	Flammarion Q.
24 SEXUALITÉ	Le pénis illustré ♥	19 Joseph Cohen	Könnemann
25 HORREUR	Hannibal ♥	28 Thomas Harris	Albin Michel
26 NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	43 P. J. D'Adamo	du Roseau
27 ROMAN	Maintenant et pour toujours	6 Danielle Steel	Pr. de la Cité
28 ROMAN	Bridget Jones : l'âge de raison	7 Helen Fielding	Albin Michel
29 PSYCHO.	À chacun sa mission	36 Monbourquette	Novalls
30 DICTION.	Le nouveau petit Robert I	3 Collectif	Le Robert
31 POLAR	La lune était noire	9 M. Connelly	Seuil
32 Sc. FICTION	L'empire des anges	14 Bernard Werber	Albin Michel
33 B.D.	Album Spirou n° 254	7 Tome & Janry	Dupuis
34 ROMAN	Soie ♥	184 A. Baricco	Albin Michel
35 BIOGRAPH.	Mémoires de la rose ♥	9 Consuelo de Pion	Saint-Exupéry
36 POLAR	La cinquième femme	14 Henning Mankell	Seuil
37 ROMAN Q.	Carnets de naufrage ♥	23 G. Vigneault	Boréal
38 CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	298 Daniel Pinard	Boréal
39 BIOGRAPH.	C'est comment l'Amérique?	16 Frank McCourt	Belfond
40 Sc. FICTION	Vittorio le vampire	7 Anne Rice	Plon

Livres -format poche

1 ROMAN	Geisha ♥	12 Arthur Golden	Livre de poche
2 ROMAN	L'alchimiste	233 Paulo Coelho	J'ai lu
3 ROMAN	Une veuve de papier	1 John Irving	Points Seuil
4 ROMAN	Le journal de Bridget Jones ♥	24 Helen Fielding	J'ai lu
5 SPIRITU.	Conversations avec Dieu, tome 1 ♥	5 Neale D. Walsh	J'ai lu

♥ : Coups de coeur RB : 1^{er} ou 2^e semaine sur notre liste

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

En marge du monde

CETTE ALLÉE INCONNUE

Marc Rochette
L'Instant même,
Montréal, 2000, 126 pages

BENNY VIGNEAULT

Ils ne sont ni originaux ni détraqués. Ils font face à des situations tout à fait ordinaires, conformes à celles que nous pourrions vivre nous-mêmes. Ils sont en proie à de semblables doutes.

Si leur destin n'est pas moins inusité que le nôtre, il est tout aussi singulier. Amoureux déçus, écrivain passionné, fils endeillé, futur client d'une institution bancaire, conducteurs échauffés, gardien d'un cimetière d'installations militaires désaffectées ou passants contemplatifs, c'est d'abord sur eux que s'ouvrent les pages de *Cette allée inconnue*, premier recueil de nouvelles de Marc Rochette.

Dès les premiers instants, qu'on se prenne par le début ou qu'on se glisse furtivement entre deux nouvelles, le livre a de quoi intriguer le lecteur. Générale-

ment très brefs, ces textes se laissent rarement saisir du premier coup et appellent une relecture. Malgré une certaine organisation, l'ensemble se présente d'abord comme un recueil traditionnel, c'est-à-dire comme un assemblage de textes disparates. Pensées et impressions, portraits, scènes de la vie quotidienne ou historiettes: les textes prennent les formes les plus variées et reposent plus volontiers sur un détail anecdotique que sur une histoire à proprement parler.

S'il fallait chercher un fil conducteur à cette lecture, c'est probablement la nouvelle *La pièce* qui donnerait la piste la plus significative: «*Située entre le garage et la cuisine, sous la salle de bains de l'étage, sa forme serait cubique. [...] Les murs sonnaient creux: charpente, fils, tuyaux devaient être visibles. Comment savoir, puisque personne, apparemment, n'a songé à y pratiquer une quelconque ouverture?*» S'insinuer à l'intérieur des êtres comme des choses. Tenter d'entrer dans leur tête et dans leur cœur. Aller au-delà des apparences et saisir ce qui ne se

donne pas d'emblée. Voilà la marque qui distingue chacune des nouvelles du recueil. Et par quoi le talent de Marc Rochette est le plus manifeste.

A partir de faits divers et de situations anecdotiques — un passant distrait qui regarde à la fenêtre du deuxième étage d'une maison, un homme qui perd pied en escaladant une montagne, une erreur dans un dossier personnel, une jeune femme heurtée par une voiture, etc. —, *Cette allée inconnue* aborde les thèmes de la solitude, du dépassement et de la quête de soi, de l'errance, du hasard ou encore de l'emprise de la fiction sur le réel, et se livre aux questionnements les plus divers. Ainsi, qu'est-ce qui, au cœur de notre irremédiable solitude, nous rapproche de nos semblables tout en étant garant de notre individualité? «*Maintenant vous savez ce qui vous distingue des autres, les distingue de vous, répondra le narrateur de la nouvelle «Votre impression». Ce ne sont ni les traits du visage, ni la couleur des cheveux, ni les vêtements, mais ces quelques perceptions qui, imprimées dans votre es-*

prit, se transforment en souvenirs.»

Servis par une narration réaliste, tantôt à la première, tantôt à la deuxième personne, et qui frôle parfois le fantastique, les personnages de *Cette allée inconnue* cherchent des réponses. Doit-on se surprendre, dès lors, de retrouver ça et là, au détour de plusieurs nouvelles, des personnages de grands marcheurs? Introspectifs, errants dans la ville, observateurs attentifs de la vie qui passe, perdus dans leurs souvenirs, ces derniers n'incarnent-ils pas à leur façon l'attitude même de l'écrivain? L'un et l'autre, en somme, ne sont-ils pas occupés à saisir «*l'improbable et fragile aperçu de la mouvance du réel?*»

De ce point de vue, l'écriture devient un moyen de comprendre les autres pour mieux se comprendre soi-même: «*Et si, parfois, au détour d'un syntagme, d'une phrase, vous avez l'impression de ne plus vous appartenir, de ne pas savoir qui a écrit ce que vous lisez, un peu effrayé, vous gestez n'est pas tout de même que ce geste n'est pas vain.*» Ainsi en est-il des textes de Marc Rochette.

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

Si loin, si près

DES LARMES MÊLÉES DE CENDRES

Camille Bouchard
Éditions Stanké
Montréal, 2000, 436 pages

Guerras, génocides à petite ou grande échelle, violences en tous genres, injustices: toutes ces turpitudes dont notre époque est particulièrement riche titillent notre mauvaise conscience le temps de quelques reportages et puis sont oubliées. Et



Robert Chartrand

Après avoir dénoncé l'esclavage sexuel des enfants dans le Sud-Est asiatique dans *Les Démons de Bangkok* (Stanké, 1998), il aborde cette fois la tragédie de ces guerres dans les pays du Tiers-Monde, amorcées et entretenues par un mélange d'appât du gain et de calculs politiques, attisées par l'intolérance religieuse, culturelle et raciale et dont les victimes, des femmes et des enfants pour la plupart, sont réduits à l'esclavage ou à la famine, ou au mieux, à la déportation ou à l'assimilation.

Des larmes mêlées de cendres a pour cadre le Soudan, l'un des pays les plus meurtris d'Afrique, où règne depuis plusieurs années une dictature d'obédience islamiste. Le pays est reconnu pour être un lieu de passage ou de refuge privilégié de terroristes. Ilitch Ramirez Sanchez, dit Carlos, y était jusqu'en 1994.

C'est précisément de terrorisme et de politique politicienne qu'il est d'abord question dans *Des larmes mêlées de cendres*: le Soudan s'approprierait à importer des ogives nucléaires achetées à un État de l'ex-URSS et, pour dé-

tourner l'attention des services secrets occidentaux pendant le transit, on fait appel à un terroriste redoutable, un certain Shafik Attiyeh, dit Le Serpent, qui a des raisons très personnelles de haïr Israël et ses alliés. Sa mission consistera à commettre des attentats spectaculaires sur le territoire des États-Unis.

Mais comme dans son premier roman, Camille Bouchard a voulu toucher ses lecteurs en impliquant dans cette intrigue exotique un Québécois bien tranquille qui n'a rien, au départ, de l'aventurier globe-trotter. Guillaume Racine vit sur la Côte-Nord où il travaille comme guide touristique pour des Européens en mal de grands espaces sauvages. S'il est sollicité par les services de renseignements canado-américains, c'est qu'il a un don très particulier qui n'est pas sans rappeler celui d'un certain personnage

d'un roman de Patrick Suskind... Pour le reste, Racine est un homme ordinaire qui, selon ses propres dires, plaie aux femmes sans en tirer avantage; il est heureux en ménage même s'il n'a pas oublié le grand amour de sa vie, une jeune fille à laquelle il renonça à la suite d'une promesse solennelle. Il refuse d'abord de quitter son existence sans histoires, qu'il juge médiocre mais confortable, puis finit par accepter à la suite d'une conversation avec sa défunte grand-mère (!) qui lui demande notamment ceci: «*Quand tu te glisses sous tes draps le soir, as-tu l'impression que le monde était meilleur ce jour-là à cause de toi?*»

La tourmente soudanaise
Racine part donc pour le Soudan sous une fausse identité. Sa mission est simple: tracer Shafik Attiyeh, qui s'est fait refaire le visage —

c'est là que le don de Racine est précieux — et le photographe. Mais le Québécois va être happé en quelque sorte par ce pays qu'il découvre. Il y noue des amitiés profondes et, de là, va se trouver entraîné bien plus qu'il ne s'y attendait dans la tourmente soudanaise.

Racine aurait pu dire de son séjour au Soudan, avec la même candeur juvénile qui caractérisait le héros des *Démons de Bangkok*: «*Je retiens la même atmosphère d'exotisme et d'aventures que dans les bandes dessinées de Corto Maltese ou de Bernard Prince. Je marche sur les pas de Tintin, d'Indiana Jones, de Phileas Fogg, de Bob Morane...*» Sans aller jusqu'à se prendre pour un héros de bandes dessinées, Racine va vivre là-bas une véritable aventure, dans un décor et un climat parfaitement réalistes. Le Soudan du roman de Camille Bouchard paraît en effet très proche du pays réel, avec ses paradoxes, ses charmes et ses misères. On ne sait si le romancier s'est lui-même rendu sur place, mais comme il l'indique en fin de volume, il s'est soigneusement renseigné auprès de sources autorisées. Plusieurs personnages y jouent d'ailleurs leur propre rôle, comme le premier ministre et leader islamiste Hassan el-Tourabi, ou Oussama Ben Laden, ce financier insaisissable qui fait souvent la manchette et qu'on a surnommé «l'homme lige des Afghans». Quant aux tractations entre les diverses factions et aux propos des protagonistes sur le terrorisme, l'intolérance ou le contentieux entre Israël et les Palestiniens, on ne serait pas étonné d'apprendre qu'ils aient eu lieu tels quels.

Tout en étant emporté par le tourbillon des événements, Guillaume Racine a sa façon à lui de voir les choses, qui n'est sans

doute pas très éloignée de celle de son créateur. Il ressort de ce roman que l'amitié et la fraternité, pour peu qu'on le veuille vraiment, peuvent transcender les divergences idéologiques et culturelles, et que la politique, tous pays confondus, n'est que calculs cyniques et rapports de forces. Racine est un homme de bonne volonté qui ne sait pas toujours départager les convictions et le fanatisme; tout abasourdi de découvrir là-bas la férocité des haines ancestrales et la complexité des relations entre ethnies différentes, il se fera au passage cette curieuse réflexion: «*L'image d'un Falardeau et d'un Galganov m'est venue brièvement. Des êtres à la vision unique, centrée sur leur opinion irrévocable.*»

Mais si Racine manque parfois de discernement, il n'est pas obtus. Le Soudan va même le transformer: ce pacifiste convaincu finira par accepter que, dans certaines circonstances extrêmes, il n'y a d'autre solution que de combattre le mal par le mal. Il sera devenu, du moins brièvement, «méchant».

Le roman de Camille Bouchard se déploie donc sur deux registres, menés concurremment, et qui ne se rejoignent pas toujours. Il y a celui de la politique-fiction qui s'appuie sur le réel ou le plausible: la situation même du Soudan, les enjeux politiques entre les divers pays, les marchés qui se concluent et qu'on brise, bref toute la tragédie du pouvoir et des intérêts. Et il y a l'aventure proprement dite, dont plusieurs épisodes sont assez prenants — Bouchard pourrait sans doute écrire des polars efficaces —, quoique son héros aurait gagné à être moins exceptionnel. Racine, qui est né la

nuit de Noël, a presque été un «divin enfant»: l'adulte est un athée qui croit cependant aux anges — ou en tous cas à ces âmes des défunts à qui on souhaitait naguère, plus sagement, de reposer en paix —, à l'influence du chiffre sept et des framboises (!) sur son destin. Son ouverture sur le monde et sa conscience sociale sont ainsi parasitées par des croyances novélisées qui lui composent une mentalité un peu fumeuse. Ses références culturelles sont d'ailleurs très hétéroclites, à l'image des citations pla-

cées en exergue de chacun des chapitres: cela va d'extraits de chansons de Brel, de Brassens ou de Ferland en passant par un poème de Shelley ou des phrases de Napoléon, de George Bernard Shaw, de Pythagore, de Ghandi ou de Martin Luther King.

Des larmes mêlées de cendres est un bon récit d'aventures, enlevé, bien documenté, qui n'a pas honte de ses intentions humanitaires et qui essaie tant que mal de nous rappeler que les problèmes du monde, même s'ils sont lointains, nous concernent tous.

Camille Bouchard

Des larmes mêlées de cendres



roman

Stanké

ROMAN ÉTRANGER

Fantômes en Autriche

Peter Handke, écrivain de culture, renoue avec la tradition fantastique des romans de chevalerie

PAR UNE NUIT OBSCURE JE SORTIS DE MA MAISON TRANQUILLE

Peter Handke
trad. de l'allemand par Georges Arthur Goldschmidt
NRF Gallimard
Paris, 2000, 196 pages

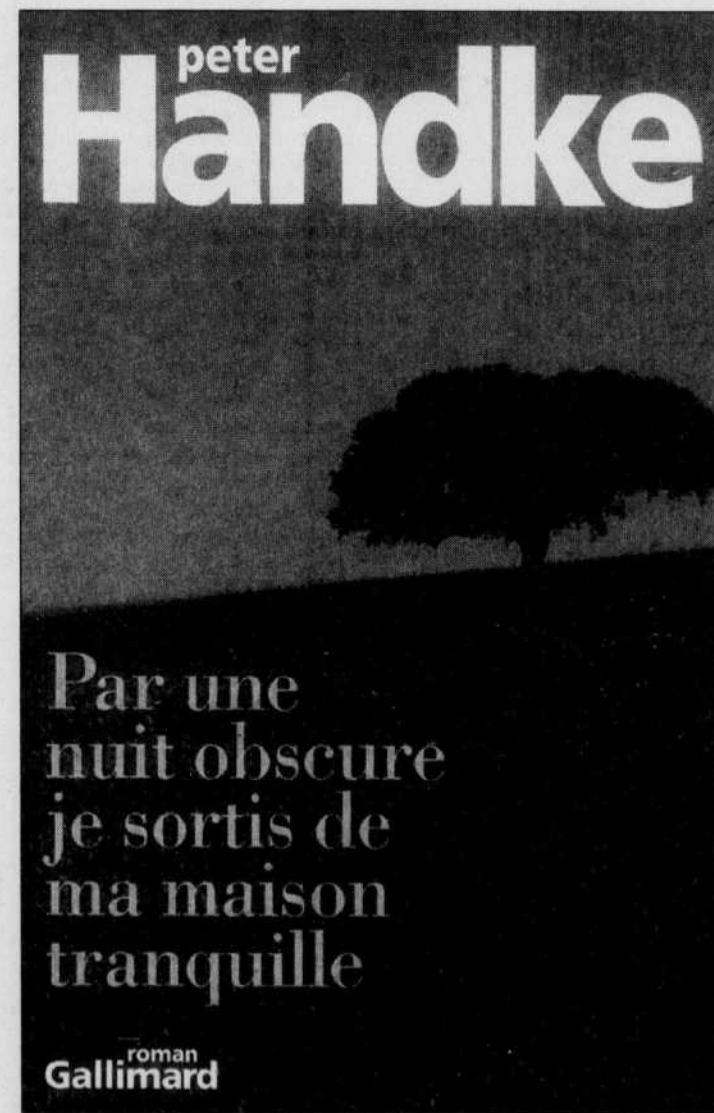
GUYLAINE MASSOUTRE

En 1997, lorsque Handke publie son roman, tout a l'air normal en Autriche. Mais les élections qui portent l'extrême-droite au pouvoir, en février dernier, attirent l'attention du monde sur ce pays à la mémoire entachée. Le roman de Handke est prémoniteur. Ses malaises ne sont pas nouveaux. Mais ce trente-cinquième livre lui donne raison. Au détour d'une phrase, l'écrivain autrichien glisse une invraisemblance. Il désorienté. Voici surgir l'étrange. Soudain, en passant «par une entrée, d'un noir brûlant», le récit bascule dans un fantastique médiéval, où se mêlent féerie et horreur. L'épopée médiévale d'Yvain, le chevalier au lion, y est même nommée. Handke, écrivain de culture, renoue avec la tradition fantastique des romans de chevalerie. Romantisme attardé? Cet été, à Salzbourg, ville renommée pour son chic festival de musique classique, les intellectuels se mobilisent en réaction aux événements politiques. Troublant.

Cauchemar littéraire

Tout débute, dans ce roman, à partir d'une steppe, écrit Handke, en fait une étendue d'aérodrome. Épice d'une source et d'un sycamore. Le coursier? une vulgaire automobile. On est près de Salzbourg, à Taxham, une de ces plates villes nouvelles d'après-guerre, qui a poussé comme un champignon. L'enclave est bloquée par des autoroutes, des haies et des remblais. La vie s'y morcelle, sectionnée par ces cloisons visibles et par d'autres, invisibles, qui coupent les liens, la collectivité, le temps. Le territoire devient une sorte d'île, elle-même atomisée. Les conditions pour l'éveil des obsessions et autres pensées maniaques se trouvent alors réunies.

Au centre de l'histoire, un pharmacien tranquille, bien installé, y mène une vie banale.



Pourtant, originaire d'ailleurs, il «se [voit] lui-même comme non cadastré, hors commune». Si bien qu'en poussant ses pensées, en exploitant une vague culpabilité à l'égard de son fils, il réussit à «décaler les espaces intermédiaires» pour «donner aux choses une autre tournure et à en redresser l'ordre». Un incident va déclencher une aventure périlleuse, dont les scènes font penser aux tableaux de Jérôme Bosch.

Chez Handke, rien n'arrive par volonté ni raison. L'ouvrage n'est pas psychologique au sens classique: il se déroule dans les entrechocs d'une conscience aveugle. C'est ainsi que, dans le calme plat, l'extraordinaire, le sanglant, le terrible surgit. Une fascination passive s'ensuit. Handke montre que dans la terre

dégage. À l'amateur de champignons, cet expert diplômé en drogues, d'en faire la démonstration. Ce qu'il entreprend sur les chemins d'un imaginaire hasardeux, en compagnie d'un poète et d'un champion, figures retrouvées du magicien et du chevalier.

Chute dans l'obscur

Un coup sur le front fait dériver les pensées ordinaires du pharmacien de Taxham. Déclenchement: on assiste alors à «la chute de l'entour dans l'obscur». Est-ce une odeur épicée? un désir inusité? un vertige, une panique? Un tas de corps humains, fourrés dans des sacs, apparaît dans un angle. Puis, comme dans un film perturbé, un montage d'étranges scènes, égrainant un voyage en auto, se succèdent. Errance moderne, le monde réel

bascule dans des épisodes médiévaux. Quant au personnage, il s'abandonne à la sensation que sa vie s'écrit au fur et à mesure que la nuit s'avance. La fiction semble s'emparer de lui.

Des souvenirs d'enfant se glissent aussi dans le récit. Fuite à la fin de la Seconde Guerre mondiale, frontière minée, on devine Handke et les grands cauchemars autrichiens. Il explore un état de conscience liée à la perception d'effroyables dangers. Impossible, pour ce personnage, d'arrêter le mouvement: l'histoire, petite ou grande, ne permet pas les retours en arrière; ce qui est punissable demeurera sans indulgence possible. Mais la narration, quant à elle, transforme l'inéluctable, émanant d'une autre liberté intérieure. Le roman porte à réflexion. Que peut donc la littérature?

L'imaginaire d'une grande fête médiévale à Salzbourg, devenue Santa Fe, apparaît une consolation pour la mémoire, douloureusement coupable. De belles pages éclairent ce monde dur, où des perceptions fines, aux limites de l'hallucination, créent une ambiance crépusculaire. Des couleurs intenses, incandescentes, se détachent sur un fond nocturne. Handke est un écrivain majeur. Mais les dérèglements de son personnage ne seraient que divertissement anecdotique, si son histoire n'était enchaînée dans une autre, plus vaste, celle du grand lecteur romancier. Handke défend la littérature. Quoi de plus bizarre, pour contrer la folie des hommes, que l'angle où recevoir un emboîtement de stupéfactions temporellement disjointes? «Celui qui aperçoit un joyau, au même moment regarde déjà s'il en voit un autre.» Voilà pour la fuite en avant.

Ce roman architecturé, à l'angoisse qui court, met des plans distincts en relation. On distingue celui où se fait l'aventure, celui où elle se voit, celui où elle se raconte, celui où elle s'entend, enfin celui où elle s'écrit. Mais ce que les «nouveaux romanciers» concevaient sous l'angle de la rupture est ici traité dans une éthique du lien. Sans cause première, la réalité se transforme sans cesse sous le mouvement océanique de ceux qui la portent. Ces vagues temporelles, dont l'écume est langage, y sont rendues avec une fine intelligence.

POÉSIE

Retrouver l'existence

NE ME DIS PLUS QUI JE SUIS

Danielle Fournier
Éditions Trois, coll. «Opale»
Laval, 2000, 99 pages

UN GANT POUR UNE VIE

Christine Palmiéri
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 2000, 86 pages

DAVID CANTIN

«*Au milieu de tous les milieux est la poésie, entre tous les entre. Allant et venant sans départ ni butée. Sans immobilité sans mouvement. Personne ne fait de la poésie. La poésie se fait, entre ce qui est écrit et ce qui n'est pas écrit. Entre le temps de l'origine et celui de la fin.*» Il me semble que cette réflexion de Marc Cholodenko invite à comprendre la parole qui traverse les derniers recueils de Danielle Fournier et Christine Palmiéri. Peut-on parler d'un affrontement intérieur, d'une déposssession de soi et de l'autre? Ces voix, même si elles poursuivent des errances bien différentes, ne cessent de remettre en question le sens d'exister. Il y a dans ces livres, une écoute solitaire du destin qui affronte la présence la plus immédiate.

Chaque livre de Danielle Fournier tente de franchir l'expérience du vertige et de l'abandon amoureux. Dans cette poésie qui se rapproche des formes narratives, les enjeux du désir deviennent des miroirs entre soi et l'autre, l'absence et un sentiment de plénitude. Avec *Ne me dis plus qui je suis*, une parole beaucoup moins lisse se fait entendre pour dire cette exploration complexe de la rupture comme de l'apaisement face à l'existence. C'est ce qui permet, de mieux traduire le désordre d'un itinéraire où la violence se mêle à une langue fissurée. Au fil des six parties, on entre dans ce monde qui cherche à unir ses liens fondateurs. Après la chute amoureuse, un autre silence se fait entendre. Les phrases se cassent d'elles-mêmes, s'ouvrent aux sens imprévisibles des mots. Tout en multipliant les lieux et les références, cette traversée interroge ce qu'elle laisse derrière. On découvre les regrets, les souvenirs, l'espoir et le doute qui se fragmentent à l'issue d'une détresse unificatrice. À nouveau, il suffit de saisir la vérité comme un premier obstacle fondateur.

Dans ce recueil, rien n'est fluide, direct ou habitable, à l'image de cette «*maison en pièces détachées*». L'âme doit ainsi refaire son chemin d'apprentissage, pour qu'une joie fragile survive à

nouveau: «*Au commencement/ les arbres, le bleu du ciel/ un corps, un geste/ le soleil dans la prairie/ boire/ les pensées de l'autre/ à boire toujours/ tu ne vivais pas dans la crainte/ pas encore tu ne vivais pas/ tu te séparais sans bouger.*»

Dans son prolongement nécessaire, la poésie de Danielle Fournier trouve sa justesse à travers cette hésitation lyrique. D'ailleurs, on croirait entendre les débris d'un lyrisme qui refuse de s'emporter. Tout au long de *Ne me dis plus qui je suis*, le manque émotif tend vers cette «*mémoire segmentée*» où s'accumule les vertiges. Héritières de voix aussi différentes que celles de Marie Uguay et France Théoret, Danielle Fournier réussit la tâche plutôt difficile d'exprimer ce geste où le désespoir et le bonheur se rencontrent.

Surtout connue en tant qu'artiste, Christine Palmiéri propose aux Écrits des Forges un premier recueil intitulé *Un gant pour une vie*. Titre énigmatique qui dévoile pourtant un univers très dense, aussi sombre que révélateur. Brève, elliptique et épurée, cette poésie devient une descente dans le corps sensible, la chair humaine s'opposant à l'impulsion tragique du temps. L'anecdote ou le souvenir disparaît derrière ces couches de mots, cette matière du monde qui rejoint l'épreuve de voir comme d'entendre. Comme chez Danielle Fournier, une violence inouïe permet à l'émotion de rompre avec le passé. Le vers très court donne l'impression d'une connaissance à la fois brusque et essentielle. D'une page à l'autre, le monde de même que le corps ne font qu'un. Cette parole déchaînée avance en retenant son souffle, pour mieux saisir le nœud inséparable de l'effroi mortel: «*le poids du ciel/ enfonce/ ton ombre/ ton visage gris/ dans le lit/ vide du monde/ tu y vois ton être/ caméléon/ d'espace/ d'air/ mette ses gants/ arrêter/ de ses mains/ l'écoulement noir du ciel.*»

Œuvre qui rend compte de la plasticité de la parole, ces colonnes de mots témoignent d'un éveil primordial face à l'inexistence. Dire le sang, la peau et les os féconde ce mystère palpable de l'être au monde. Le gant devient le symbole d'une protection illusoire, un artifice qui relève de l'apparence et du masque. Grâce à cette image fondatrice, Christine Palmiéri se lance dans une leçon de l'âme où les deuils refont surface là où la vie se dissimule. Loin d'être morbide, cette poésie éprouve une horreur existentielle ou encore, comme le dit Marc Cholodenko: «*Lumière éternelle ténébreuse. Temps assuré. Temps d'un dedans du temps.*»

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Avant le Farmageddon

LES ALIMENTS
TRAFIQUÉS
LES DESSOUS DE LA
BIOTECHNOLOGIEBrewster Kneen
Préface de Louise Vandelac
Traduit de l'anglais par Geneviève
Boulangier et Françoise Forest
Ed. Écosociété,
Montréal, 2000, 256 pages

« **M**y Canada includes Québec », sont-ils venus nous dire, en 1995, quand ils ont eu peur que nous les larguions pour tenter l'aventure de la souveraineté. Cette chronique, ironiquement, pourrait se targuer d'encre plus d'originalité en procédant à l'inverse et dire: Mon Québec inclut le Canada, puisque les essais issus d'auteurs du ROC y trouvent à l'occasion leur place. Preuve, s'il en est, qu'on est ouvert, comme on dit.

J'ai donc l'honneur, cette semaine, de vous présenter Brewster Kneen, une sorte de José Bové du Canada, un adversaire informé et cohérent de la biotechnologie, surtout alimentaire, et de l'idéologie sur laquelle elle se fonde. Avis aux petites natures: *Les Aliments trafiqués* risque de vous fiche une frousse... qu'on vous souhaite salutaire.

« C'était quoi, demande Kneen, le problème? » Avions-nous besoin de la solution biotechnologique en agriculture? Nous, les humains qui voulons vivre, non; « mais pour pouvoir faire leurs paiements trimestriels à leurs actionnaires, les conducteurs des véhicules du Progrès n'ont pas hésité à éliminer ceux qui entravaient leur route. La science, la vérité, la compréhension, l'intégrité, la gratitude, l'écologie et le respect comptent parmi leurs victimes, gisant ça et là en bordure de la route ».

Brewster Kneen, « au risque de passer pour un Luddite », sonne la charge et il ouvre généreusement le feu sur ce qu'il qualifie de « faux progrès » et de fuite en avant destructrice.

Sur le plan philosophique, d'abord, l'écologiste-expert s'en prend aux fondements de la biotechnologie qui autorisent, selon lui, à considérer la nature comme un ennemi à conquérir et qui relèvent d'une « mauvaise attitude à l'égard de la vie, de la Création, des autres cultures et des autres façons d'appréhender et d'expérimenter le monde ».

Incompétente en elle-même, la nature devrait donc être mise au pas et brevetée au profit de ceux qui la reconstruisent. Profondément révolté par l'orgueil et l'arrogance qui s'expriment dans cette approche, Kneen compare le génie génétique à un « génocide », et le brevetage, réclamé par les multinationales de l'agroalimentaire, à une méthode d'esclavagisme visant à « asservir tous les habitants de la planète ».

Un chantage moral

Véritable petit manuel du résistant, cet essai nous avertit: le business du génie génétique est très gros et il tolère très mal la critique. Sa stratégie repose sur une forme de

chantage moral martelé à coup de slogans, de lobbying et de gros dollars et elle se décline en ces termes: la biotechnologie est nécessaire pour nourrir le monde entier et préserver l'environnement; ceux qui prétendent le contraire sont mal informés; notre devoir moral de vaincre la faim dans le monde passe donc par un appui aux multinationales de l'agroalimentaire. Tout cela est archifaux, écrit Brewster Kneen: « l'industrie de la biotechnologie n'a pas du tout l'intention de nourrir quiconque ne peut payer », ses méthodes agricoles mettent l'environnement en danger, réduisent les producteurs à la dépendance et reviennent à appliquer une fausse solution scientifique à un problème en réalité social.

Sur le plan scientifique, les cas du lait aux hormones, de la tomate transgénique FlavrSavr et de la pomme de terre Bt permettent à Kneen de mettre en lumière ce qu'il dit être les véritables motivations des concepteurs de la mal-

bouffe. Prenons le cas du lait. C'était quoi, le problème? Il n'y en avait pas, sinon celui qu'au nom du déterminisme de l'idéologie du progrès, moussé par la multinationale Monsanto dans ce cas, il fallait faire produire aux vaches plus de lait pour accroître la compétitivité.

Fut donc introduite, principalement aux États-Unis, l'hormone de croissance bovine (HCrb). Était-elle nocive pour les animaux? Sécuritaire pour les buveurs de lait? Difficile à dire puisque si les études portant sur son efficacité et sa productivité furent multiples, celles sur les questions de santé publique furent rares, allusivement rassurantes ou étouffées. Financées par Monsanto, la plupart des études, remplies d'euphémismes, offraient donc des résultats entachés par les conflits d'intérêts et le conformisme de chercheurs rongés par l'appât du gain, selon l'enquête de Kneen. Au principe de précaution, qui vise la protection de la santé humaine et animale et la sauvegarde de l'environnement, on substitue le concept de « risque acceptable », difficile à réfuter parce que vague et subjectif, donc moins susceptible d'entraîner l'interdiction du produit manipulé.

Quant à la réglementation étatique, sur laquelle on souhaiterait pouvoir compter, elle se résumerait de plus en plus, sous la pression des lobbyistes de l'industrie, « à un exercice de relations publiques visant à persuader la population [...] que tout est sous contrôle et qu'il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter ni de s'alarmer ».

L'auteur fournit un exemple: les ministères de la Santé, de l'Agriculture et de l'environnement, chargés de la réglementation des nouveaux produits, sont aussi en charge de leur... promotion! Pour apaiser les craintes, et ne pas nuire au commerce, ils utilisent, par exemple, le tour de passe-passe qui consiste à légiférer sur la transformation des produits de base et non sur leur mode de production, plaçant ainsi les aliments transgéniques à l'abri d'une réglementation contraignante. Brewster Kneen écrit: « Cependant, force est de constater que la réglementation, jadis axée sur la protection de la santé de la population, vise de plus en plus à favoriser la commer-

cialisation des nouveaux produits dans l'intérêt de l'industrie pharmaceutique et biotechnologique. » D'où les armoiries au sujet, entre autres, de l'étiquetage de la bouffe dite « frankenstein ».

Paru en anglais sous le titre original de *Farmageddon*, cet essai choc n'a pas de mots trop durs pour dénigrer « l'approche fondamentaliste de la science réductionniste » qui repose sur un mépris du vivant saisi en contexte. Il dénonce cette épistémologie du découpage du vivant qui confine à l'ignorance, bien qu'elle s'avance, imposante, drapée dans le manteau du Savoir supérieur.

Franchement alarmiste, parfois enclen au préchi-précha d'une certaine gauche écologiste, Brewster Kneen évoque même le pire en parlant de Monsanto: « [...], il est fort plausible que la firme, loin d'être dupe de sa propre propagande, soit parfaitement consciente de l'imminence d'une catastrophe écologique - voire d'un désastre pour l'humanité - qui pourraient être provoqués par ses activités ou celles d'une autre compagnie du même acabit. S'il est vrai qu'un tel cynisme règne, les compagnies n'ont plus qu'un seul souci: voir jusqu'où elles peuvent aller, et combien de richesses elles peuvent accumuler, avant l'Apocalypse ».

A-t-on raison d'avoir peur? Kneen répond oui et il nous invite à entrer en résistance, à nous informer, à faire pression sur les commerçants au détail et sur les politiciens afin d'imposer une démocratisation de ce débat qui concerne la maîtrise du vivant: « En fait, conclut-il, le triste contexte d'aujourd'hui découle directement de lacunes considérables dans les mécanismes démocratiques du Canada. Plus que jamais, il est impératif que la population participe à l'élaboration des politiques en matière de technologie et de réglementation. [...] de façon à forcer le gouvernement à répondre de ses actes non seulement devant une poignée de multinationales de plus en plus puissantes, mais devant l'ensemble de la population. » Un combat entre Roquefort et MacDo? Plus profond, *Les Aliments trafiqués* traite plutôt de la question comme en étant une de vie ou de mort. Un livre inquiétant. louiscornellier@parroinfo.net

SOCIÉTÉ

Qu'est-ce qu'on mange?

LA BOUFFE D'ÉGOUT
TOUT CE QUE VOUS
MANGEZ SANS LE SAVOIR
Fabien Perucca
et Gérard Pouradier
Editions J'ai lu,
Paris, 2000, 160 pages

LOUIS CORNELIER

Vaches folles, poulets grippés ou à la dioxine, cochons malades de la peste recyclés en engrais, aliments transgéniques: l'industrie agroalimentaire, obsédée par l'appât du gain, inquiète.

Kamikazes du journalisme d'enquête français (ils ont ébranlé, entre autres, le Crédit Lyonnais et la Générale des eaux), Fabien Perucca et Gérard Pouradier ont entrepris de nous dévoiler « tout ce que [nous mangeons] sans le savoir ». Aussi, faisant suite à *Des pouelles dans nos assiettes* publié récemment, ils nous offrent maintenant, à prix très abordable, *La Bouffe d'égout*, pour mieux nous soulever le cœur.

Il y est question, bien sûr, des OGM et des téméraires expérimentations de la compagnie Monsanto (un exemple: le gène Terminator qui introduit le suicide dans les graines de semence), mais aussi du reste, c'est-à-dire de l'utilisation abusive et incontrôlée d'additifs, de pesticides, de fongicides, des technologies alimentaires abracadabrantes, comme le cuiseur-extrudeur qui reconstruit de toutes pièces des aliments à partir de surplus, comme l'irradiation, dont les effets à long terme sur la santé humaine demeurent inconnus.

« L'irresponsabilité, constatent-ils, est générale, totale et universelle. » L'agriculture intensive et industrielle pollue dangereusement les sols; les océans, sur lesquels on croyait pouvoir compter pour nous nourrir, contiennent aujourd'hui, grâce à nous, « des rejets d'hydrocarbures par centaines de milliers de tonnes, des dizaines de millions, voire des centaines de millions de sacs en plastique flottant entre deux eaux. Et

surtout du nucléaire, de la chimie, des gaz mortels »; la Food and Drug Administration, chargée de la sécurité alimentaire américaine, a « autorisé les éleveurs des États-Unis, sans leur imposer aucun contrôle sanitaire, à nourrir le bétail avec des fientes de poulet » avec morts d'hommes à la clé; bref, on mange, mais à nos risques et périls.

Perucca et Pouradier nous laissent néanmoins sur une note d'espoir. Plus l'information circule, plus les ratés de l'industrie agroalimentaire et ses silences coupables font la manchette, plus les citoyens se rebiffent et exigent un retour au bio au nom, non pas de l'utopisme néobaba-écologique, mais du simple respect du vivant.

Que faire pour l'imposer? Les journalistes avancent une solution pragmatique: « Écrire que, au jour le jour, ce sont les consommateurs qui font la loi, est une évidence. [...] Le pouvoir est au fond du porte-monnaie, le pouvoir d'achat est aussi le pouvoir de tout changer. » On veut bien, mais seulement dans la mesure où cette résistance du consommateur saura se doubler de l'action politique sans laquelle les « sparages » économiques individuels ne comptent pour rien.



ROMANS

Du bon usage de la fin des temps

EAU LOURDE
ET AUTRES NOUVELLESMartin Amis
Traduit de l'anglais par
Jean-Michel Rabaté
Gallimard
Paris, 2000, 324 pages

DES ANGES MINEURS

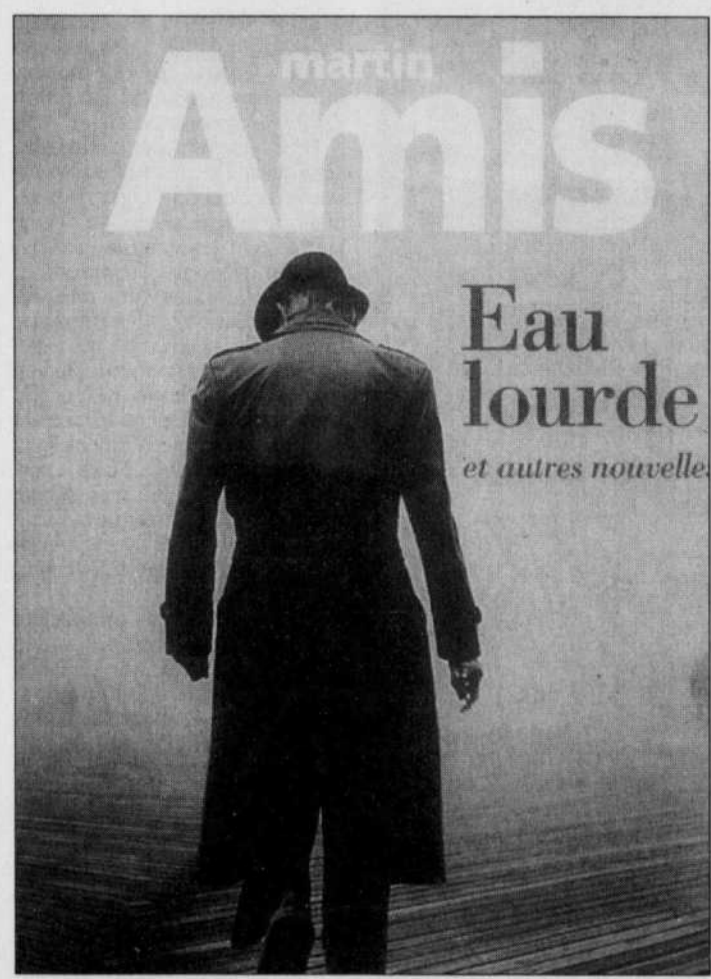
Antoine Volodine
Le Seuil, « Fiction & Cie »
Paris, 1999, 224 pagesMARIE-ANDRÉE
LAMONTAGNE
LE DEVOIR

Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il faudra le reconnaître, mais le pessimisme des meilleurs l'a emporté: lentement, inexorablement, le monde a amorcé sa fin. Non pas des suites d'une seule et formidable déflagration telle que les écrivains de la guerre froide pouvaient l'anticiper avec l'imagination de l'évidence. Non pas à la suite de quelque invasion extraterrestre ou de destructions partielles répétées entre les peuples de la planète bleue. Ces scénarios rebatus appartiennent à la science-fiction. Avec Martin Amis et Antoine Volodine, le lecteur est confronté à une forme de réalisme moins anticipé qu'exacerbé. La fin des temps a eu lieu. Il s'agit maintenant de savoir en lire les signes les plus imminents: pour Amis, encore chatoyants et qui se réclament de la culture et de la civilisation; présents dans les grimaces de l'agonie pour Volodine, mais une agonie longue, qui laisserait aux survivants quelques siècles d'enfer.

L'Angleterre de Martin Amis n'est pas celle de *Retour à Bridehead* ni de *Tess d'Urberville*. Bigarrée, elle a troqué ses préjugés de classe contre ceux de l'argent et se survit à elle-même à travers le regard admiratif des intellectuels américains ou celui, fasciné, de l'Amérique moyenne. Nulle nostalgie pour autant dans les nouvelles d'*Eau lourde*, dont certaines ont d'abord paru dans *The New Yorker* et *Granta*. Au contraire: l'Angleterre, mais tout aussi bien New York ou San Francisco, est un microcosme. Ce monde transformé, entré en décadence, mourant, est planétaire et offre trop de sujets de satire pour que l'écrivain doté d'une telle tournure d'esprit se prive du plaisir d'en démonter le mécanisme paradoxal qui, même défectueux, le fait poursuivre sur sa lancée.

Dans les nouvelles de ce recueil, Amis privilégie le renversement des termes, avec des résultats parfois comiques. Dans *Nouvelle carrière*, le sonnet d'un poète de renom, qui fait l'objet d'enjeux considérables auprès des quelques bonzes de la côte ouest américaine, est trituré, réécrit, apprêté (édité, disent les professionnels), subissant ainsi, on le comprend peu à peu, après avoir éclaté de rire à plusieurs reprises, le même traitement qu'un scénario: « Okay. On va faire le sonnet. Bon. Don a un problème avec le deuxième quatrain. Jack et Jim ont un problème avec le troisième quatrain, et je crois qu'on a tous un problème avec le distique final. »

Pendant ce temps, un aspirant scénariste envoie texte sur texte à l'éditeur d'une revue spécialisée tout aussi confidentielle que pres-



tigieuse, qui sans doute à la légère a inclus quelques mots d'encouragement dans sa dernière lettre de refus. Dans *L'Envers du placard*, New York est devenue gaie. Les hétéros, qui ne représentent plus qu'une minorité militante de la population, vivent dans des quartiers

misérables, envahis par les landaus, les supermarchés, les boutiques de couches et les appartements sans personnalité, pourvus d'une cuisine sordide et fonctionnelle, tout juste bonne à faire cuire des patates. Ils lisent leur propre littérature, qui privilégie leurs

amours dégénérées, et ont leur propre cinéma qui veille à respecter un quota de héros positifs hétéros. Chaque jour, ils se heurtent à la réprobation plus ou moins vive de la majorité, en raison de leur mode de vie contre nature, sans voyages, sans sorties à l'opéra, sans tourte au fromage avec un verre de sauvignon en guise de repas à la bonne franquette. En raison surtout de leurs mœurs sexuelles archaïques faisant fi des plus récents progrès en matière de techniques de reproduction.

On le voit: la caricature n'est pas loin. Mais s'il grossit le trait pour mieux montrer les limites d'une certaine logique militante, Martin Amis ne fait pas que cela. Le John de la nouvelle éponyme *Eau lourde* aurait-il compris à quelle fin désespérée conduit ce cerveau d'enfant dans un corps de quarante-deux ans qu'une mère navrée entoure de soins et promène dans la petite société grotesque d'une croisière? Le voilà qui s'apprête à lâcher l'échelle du navire, à retrouver en eaux profondes les poissons heureux aperçus à l'aquarium un peu plus tôt dans l'après-midi. C'est compter sans la vigilance d'une mère et ses biberons anesthésiants. Chez Martin Amis, on ne meurt pas. On attend son heure, entre-temps on s'agit. On fait l'amour sans avoir échangé un mot. Cela s'appelle être de son temps.

Une sous-humanité

L'époque *Des anges mineurs*, d'Antoine Volodine, a oublié jusqu'au mot littérateur. Elle lui préfère ces « narrats », sorte de condensés successifs du temps long qui a succédé à la destruc-

tion de l'humanité dont quelques spécimens survivent provisoirement dans les steppes d'une Asie centrale jamais nommée, mais suggérée avec insistance à travers une toponymie slavissante et l'ancienne sauvagerie qui affleure sous la nouvelle. Il faut résister à la tentation d'une lecture purement apocalyptique de ce livre terrible, même si tout y invite. Ce serait en gommer la dimension poétique, ne pas voir assez les anges rilkéens qui en rythment la lecture exigeante.

Jamais l'expression mise en abyme n'aura-t-elle été aussi appropriée que dans cette série de miroirs où apparaissent, mais vite rappelés par le néant, les reflets d'un écrivain ayant survécu aux camps dont il s'est fait la spécialité et d'un homoncule créé de toutes pièces à partir d'un tas de chiffons par une gérontocratie de femmes mystérieusement immortelles, combattantes impitoyables d'un néocapitalisme réhabilité mais, comme tout le reste, en voie d'extinction.

Invraisemblable? Tout est déjà sous nos yeux. Les nouveaux riches, les étreintes furtives d'inconnus, les immeubles laissés à l'abandon, la sous-humanité aux portes des villes, les sentiments naturels niés ou disparus. Mais tout comme celui qu'on égorge chez Kafka a encore le temps d'apercevoir au loin deux bras blancs à une fenêtre et d'emporter cette vision dans la nuit, celui qu'on fusille interminablement, chez Volodine, entend la « note brève, très nette, très belle » d'oiseaux aquatiques tournés vers quelque lac inaccessible de la taïga. Ce devrait être beau. C'est intolérable.

Cahier SPÉCIAL

Le Devoir

R e n t r é e
L I T T É R A I R E

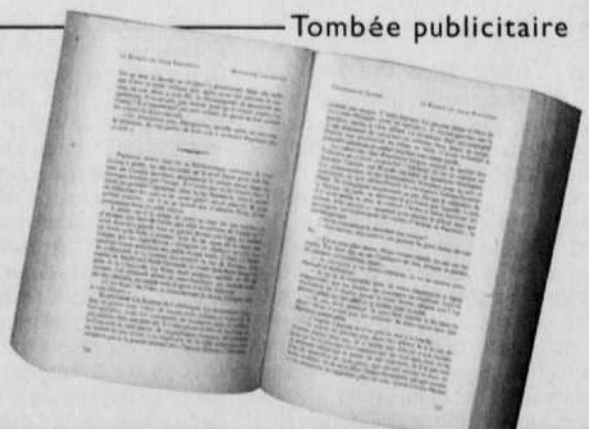
Tombée publicitaire

18

août 2000 • Parution

26

août 2000



LE DEVOIR

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Conversation avec un gauchiste

L'individualisme, c'est aussi le refus de mourir pour de grandes idées

LES ENJEUX
DU XXI^e SIÈCLEentretiens avec Antonio Polito
Eric J. Hobsbawm
Éditions complexes
Bruxelles, 2000, 200 pages

Un titre ronflant, presque technocratique: *Les Enjeux du XXI^e siècle*. Un livre d'entretiens: genre souvent paresseux, superficiel. Bref, ça s'annonçait mal. C'était compter sans Eric Hobsbawm, réputé historien britannique du capitalisme. Chercheur émérite, octogénaire, dont le livre sur l'histoire du vingtième siècle, *L'Âge des extrêmes*, est considéré comme une des grandes — et originales — œuvres sur cette période historique qui vient de se clore.

Selon Hobsbawm, rappelés-le, il y a déjà une décennie que, historiquement parlant, le vingtième siècle a pris fin. Ce siècle, selon lui, a été «court». Soixante-dix-sept ans en tout et pour tout. Il aurait pris naissance avec le début de la Première Guerre, en 1914. L'effondrement de l'URSS, en 1991, aurait signifié sa fin. Mais ce n'est pas tellement ce découpage historique qui a attiré l'attention sur ce livre — ni ses qualités — mais les pré-supposés de gauche, voire marxistes, de Hobsbawm. A cause de ceux-ci, les éditeurs et la classe intellectuelle française auraient boudé *L'Âge des extrêmes*. Hobsbawm a dénoncé, dans sa préface en français (aux éditions Complexes de Bruxelles), le fait qu'on ait refusé plusieurs fois, en France, de traduire son livre. Il y déplorait les raisons invoquées par certains éditeurs, tel Pierre Nora de Gallimard, lequel avait invoqué, comme motif de refus, un

«environnement intellectuel peu favorable». L'apparence de censure — ou de ce qui y ressemble — a déclenché, en Europe et dans l'Hexagone, une importante controverse. Les Editions Complexes et le *Monde diplomatique* ont alors décidé de copublier le livre en français. Livre qui connaît, dit-on, une très belle carrière.

Réussi

Les Enjeux du XXI^e siècle veut tabler sur ce succès, bien que l'opportunité éditoriale ne soit évidemment pas ici le seul motif. Car malgré un certain éparpillement dans les premières pages du livre, la conversation s'avère dans l'ensemble très instructive et souvent stimulante. On le doit en partie aux questions informées et pertinentes d'Antonio Polito, éditorialiste au journal italien *La Repubblica*, avec qui s'entretient Hobsbawm.

Hobsbawm s'est laissé prendre au jeu et se permet même plusieurs prédictions. Il est dans la nature humaine de vouloir entrevoir l'avenir, dit-il. Cela ne signifie certes pas qu'il faille s'abandonner aux sirènes de la futurologie. Et l'historien prend soin de fonder ses visions du futur sur une compréhension de phénomènes contemporains et passés. En prime, l'auteur offre quelques éclaircissements sur son œuvre.

De gauche

Se révèle un homme foncièrement «de gauche», pour qui cela a toujours un sens: «ceux qui affirment le contraire sont généralement de droite», tranche-t-il. Pas n'importe quelle gauche. Celle qui se fonde, en définitive, sur ce que Ernst Bloch appelait le «principe espérancé». «Si les gens ne nourrissent pas

un idéal de transformation du monde, affirme Hobsbawm, ils perdent quelque chose. Si leur unique passion est la quête du bonheur individuel par l'acquisition de biens matériels, l'humanité devient alors une espèce amoindrie.»

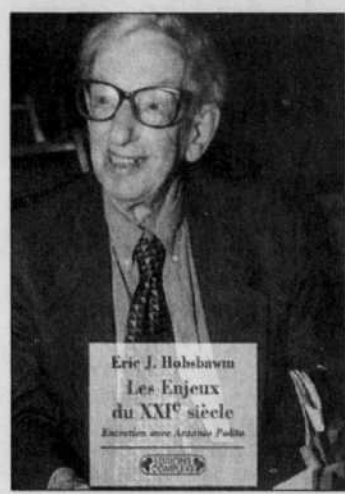
Or, cette conception des choses est attaquée de toutes parts à notre époque, constate Hobsbawm. Et son déclin risque de s'aggraver dans le siècle qui commence: telle est l'inquiétude essentielle qui traverse ce livre.

Hobsbawm voit avec regret l'individualisme triompher partout. On dirait que Margaret Thatcher a remporté la bataille des idées, elle qui disait que «la société», en soi, «n'existe pas». Aujourd'hui, même un travailliste comme Tony Blair a l'air d'un «Thatcher en pantalon» (selon l'expression de l'historien) réduisant de plus le politique à un jeu médiatique. Partout, la «liberté est identifiée au choix individuel»: le nouveau souverain est le consommateur, qui recherche la

Les habitants
des pays
pauvres et
surpeuplés
tenteront
en nombre
toujours plus
grand de
sortir de leur
Tiers-Monde

Mondialisation

La mondialisation n'affectant pas de la même manière tous les champs de l'activité humaine, «deux systèmes coexistent aujourd'hui: l'un pour l'économie, l'autre pour la politique». Celle-ci elle se trouve de plus en plus prisonnière de ses limites étatiques et nationales. Pendant que l'autre, l'économique, prospère

Eric J. Hobsbawm
Les Enjeux
du XXI^e siècle
Éditions complexes de Bruxelles

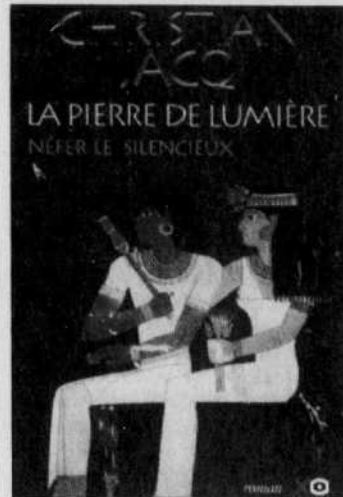
re sans frontières, creusant non seulement le fossé mondial des inégalités, mais aussi celui des disparités démographiques. Des problèmes migratoires sans précédent sont à prévoir au XXI^e siècle, prédit Hobsbawm, puisque les habitants des pays pauvres et surpeuplés tenteront en nombre toujours plus grand de sortir de leur Tiers-Monde. A cet égard, la notion contemporaine de mondialisation doit être relativisée. Car, paradoxe: «il y a aujourd'hui dans le monde moins de liberté de circulation de la force de travail qu'avant 1914, époque où ni les États-Unis, ni l'Amérique du Sud ne dressaient de barrière à l'immigration».

Aussi, la mondialisation n'est pas un phénomène sans obstacle et le rejet de l'AMI a démontré que le politique peut encore, parfois, entraver sa marche. De plus, «le problème du XXI^e siècle sera de mesurer la force des résistances à l'uniformisation grandissante».

EXOTISME

L'Égypte
des
best-sellers

LA PIERRE DE LUMIÈRE

Néfer le Silencieux
Christian Jacq
XO éditions
Paris, 2000, 421 pagesLA VIE QUOTIDIENNE
DANS LA PLACE
DE VÉRITÉChristian Jacq
XO éditions
Paris, 2000, 62 pages

Christian Jacq est un auteur bien connu des amateurs de romans historiques. Écrivain célèbre et prolifique, ce docteur en égyptologie a à son actif plusieurs romans, dont bon nombre ont pour toile de fond l'Égypte antique. Au cours des dernières années, la série *Ramsès*, fresque historique en cinq tomes, a connu un succès international, avec des ventes dépassant les onze millions d'exemplaires.

Néfer le Silencieux est le premier tome d'une série de quatre récits regroupés sous le titre *La Pierre de Lumière*. Les deux héros de cette aventure, Silencieux et Ardent, sont deux jeunes hommes dont les destins se croisent dans un univers particulier, celui d'une cité interdite de la Haute-Égypte: la Place de Vérité.

Silencieux, fils d'un artisan de la Place de Vérité, revient au village cloîtré pour y exercer le métier de son père, au terme d'une longue errance. Ardent, qui lui cherche à devenir artisan, tente par tous les moyens de pénétrer la mystérieuse cité dévolue au culte de pharaon et ainsi concrétiser sa passion pour l'art.

Mais le malheur s'abat sur ce lieu sacré avec le meurtre d'un des gardes de la forteresse. Dès lors, chacun se soupçonne et s'espionne au sein de cette communauté artistique qui, depuis des générations, est chargée de creuser et de décorer les tombeaux des pharaons du Nouvel Empire. Sur fond d'intrigue où se mêlent génie artistique, pouvoir pharaonique, passion et vanité humaines, c'est toute la vie quotidienne au sein d'une communauté artistique égyptienne qui renaît sous l'élégante plume de Jacq.

Les plus chanceux auront le bonheur de mettre la main sur un bel album illustré — à tirage limité et hors commerce — publié spécialement à l'occasion de la parution du premier tome de cette nouvelle saga de Jacq. Cette plaquette raconte, en images, l'histoire véridique de la «Place de Vérité» où se déroule l'essentiel de ce roman. L'iconographie, foisonnante et de belle qualité, permet de mieux visualiser certains passages du récit. Agréable lecture.

Marie Claude Mirandette

VINGT-QUATRE HEURES,
L'ÉTÉJacques Ancet
Lettres vives, collection «Terre de Poésie»
Paris, 2000, 60 pages

Jacques Ancet a donné des traductions remarquables de Jean de la Croix, d'Antonio Gamoneda et de José Angel Valente. Il est lui aussi poète, discret mais toujours fort pertinent. Dans *Vingt-quatre heures*, l'été, on suit cette célébration intime du monde qui s'inspire du moindre signe visible et invisible. Comme le mentionne Ancet, «chaque heure est un poème, chaque poème une heure. Un voyage de l'infini — éclats, fils, feux, fraîcheur, moiteur des corps... Vivacité, violence, naissance et mort, un passage de l'insaisissable... La voix de ce qui se tait mais insiste... Le compte de ce qui n'ajoute pas mais recommence». On lit ces poèmes comme des traces qui accompagnent le poids du monde naturel, une ouverture à partir de ce jour qui ne cesse de luire: «Le souffle de l'éphémère / à sept heures tisse les / ombres, les dé-tisse. Un peu / de cendre se mêle au bleu, / ou présent un peu d'oubli. / Le soir ressemble à l'eau: / on l'attend, on ne le voit pas.»

David Cantin

BANDES DESSINÉES

Une théorie de la solitude

L'INVASION

Arnon
L'Écho des Savanes/
Albin Michel
Paris, 2000, 56 pages

DENIS LORD

Dans la région parisienne, des soirées rave tournent au cauchemar et ont des conséquences bien après le lever du jour: cette danseuse frénétique qui arrache la langue de leur partenaire, cette amante tournant comme une dermiche à une vitesse folle... Accompagné de sa jolie assistante Myra, le professeur Buzard, un anthropologue reconverti dans l'étude des phénomènes inexplicables, se trouve plongé dans une danse mystico-pharmaceutique où les cadavres tiennent le rythme. Une jolie griffe qui rappelle le dessin du tandem Mezzo/Pirus, deux doigts d'érotisme, un soupçon d'humour et un zeste de *X-Files*, voilà le cocktail Arnon, tout ce qu'il y a de rafraîchissant. Côté récit néanmoins, *Les Furies* et *Cœurs de silex*, ses œuvres précédentes, me semblent plus achevées.

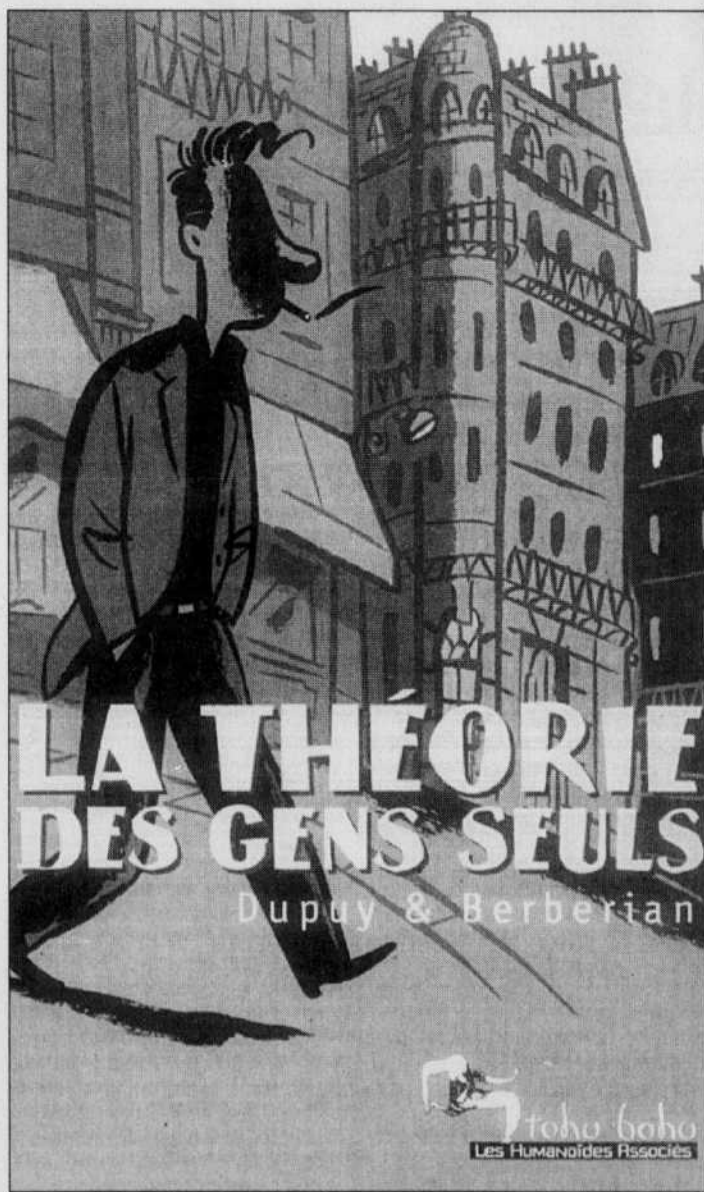
LA THÉORIE
DES GENS SEULSDupuy et Berberian
Les Humanoïdes Associés,
collection «Tohu bohu»
Genève, 2000, 128 pages

La théorie des gens seuls n'est qu'une des nombreuses idées que Félix, gaffeur impénitent, émet presque systématiquement au mauvais moment. Quand il se met les pieds dans les plats — à chaque pas —, c'est toujours jusqu'au cou. Mais avec le sourire. Les Humanoïdes font depuis quelques années une belle place au duo Dupuy-Berberian dans leur catalogue, republiant entre autres les épisodes du *Journal d'Henriette* parus dans *Fluide Glacial* et la série des *Monsieur Jean*. *La Théorie des gens seuls* s'inscrit en parallèle de cette dernière, y repiquant, en noir et blanc, plusieurs personnages. Il s'agit d'un recueil de courts récits intimistes au ton doux amer, mettant en scène les aléas de la vie sociale, plein de finesse et de beautés graphiques. Excellent.

STRIPBOOK #2

Eric Braün
Mille-Îles, collection «Zone convective»
Montréal, 2000, 62 pages

Cherchant à rendre son œuvre la plus accessible possible, et par conséquent à lui assurer une plus grande diffusion, Eric Braün, également peintre, a conçu une série



de strips où les mots sont remplacés par des pictogrammes. La sexualité, le capitalisme, la bêtise, le militarisme forcé, tous les travers de la société moderne passent au hachoir de l'auteur, qui qualifie sa démarche de «défiguration narrative». Les gags s'avèrent de valeur très inégale; en raison de sa méthode et de ses inclinations idéologiques, Braün a tendance à tomber dans des clichés primaires, très connotés par l'iconographie et les discours soixantehuitards. Avec les mêmes outils toutefois, il nous arrache occasionnellement un franc sourire.

LES YEUX DANS
LE BOUILLONBroquet et Rabaté
Casterman
Bruxelles, 2000, 64 pages

Dans *Premières Cartouches*, Rabaté (*Ibicus*) nous avait déjà

montré son attirance pour la vie de village et les tragédies qui, vicieuses et absurdes, ravagent le quotidien. Voilà qu'il remet ça avec la talentueuse Virginie Broquet aux commandes de l'image. De passage dans un hameau de la Loire, une famille de touristes parisiens se fait raconter par un citoyen un peu «siphonné» et porté sur le vin blanc les inondations qui ont marqué le village: l'histoire de ce jardinier frustré qui volait de la terre au cimetière, celle du rentier qui, lors de la crue, eut comme unique réflexe de sauver ses meilleures bottes... Un album léger et ironique nanti d'un graphisme fort réussi: sur le mode esquisse, Broquet, qui œuvre également pour la jeunesse, propose un mariage de coloris au pastel comme on en voit peu en bédé, avec des dominantes de vert, de rose et d'orange.

lordd@caramail.com

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

L'insoutenable
vérité

TRACES

Ida Fink
Traduit du polonais par
Laurence Dyèvre
Calmann-Lévy
Paris, 2000, 238 pages

JOHANNE JARRY

Sur la page couverture de ce recueil de nouvelles, les chaises sont vides. Ceux dont parle la narratrice ne sont plus. L'histoire les a fait disparaître prématurément, la plupart à partir du mois de juillet 1941: «Cette année-là, il n'y a pas eu non plus de capucines. Nue sans ses rideaux et ses fleurs, la façade de la maison avait un air pathétique inaccoutumé. A lui seul, ce petit détail révélait l'arrivée d'une époque inhabituelle.» Cette époque est celle où les juifs de Pologne sont arrachés à leurs jardins, à leurs enfants, à l'avenir, à la vie. Le recueil d'Ida Fink conserve les «traces» des disparus et de leurs «destins particuliers».

Pensons à Natalia, douée pour l'écriture, à qui son professeur recommandait de faire des études de lettres. A Macha, qui regrette d'avoir à mourir sans avoir fait l'amour. Souvenons-nous de Julia qui, dans son délire fiévreux, réclame ses fils morts. N'oublions pas Eugénia, qui avait rêvé de «mourir dans un accident de voiture, par une belle journée ensoleillée, sur une route de montagne en lacets, grisée par la beauté de la vie et de la nature». Ni Elzbieta, contrainte par un SS à regarder l'exécution d'un adolescent, forcée d'accepter la réalité insoutenable de l'extermination (son sort). Souvenons-nous aussi de la grande et maigre Sabina, cachée avec sa fillette sous des sacs vides pour échapper à un SS ivre (qui les tuera).

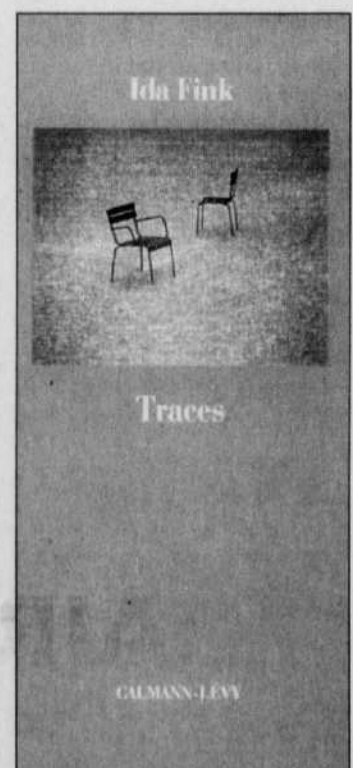
On repensera à Józef, passager clandestin d'un camion, alors qu'il se rappelle la voix apaisante de son père lorsqu'il était enfant: «Ne t'en fais pas, tu as tout la vie devant toi...» Et à Henryk, fou d'espoir lorsqu'il prend la route après avoir reçu un télégramme lui disant où retrouver sa femme qui aurait survécu.

On se souviendra aussi de cette *Description d'un petit matin*, alors qu'Artur et sa femme Klara sont cachés dans un grenier. Seul le fermier qui leur apporte un peu de pain à manger connaît leur existence. Artur parle sans arrêt, décrit tout ce qu'il voit grâce à une petite fente qui donne sur la cour. Klara, épuisée, réclame le silence pour se souvenir de leur petite

fille. Artur réplique: «Le silence est notre ennemi. Le silence laisse les pensées nous envahir.» Mais la femme insiste: «Et c'est toujours le même rêve. Elle court sur la route et elle m'appelle: "Maman!"»

Et à la fin, quand la plupart sont morts, que cette «époque inhabituelle» est révolue, un procureur réclame des preuves aux survivants pour condamner les responsables d'une tuerie (celle-là parmi tant d'autres). Hélas, aucun d'eux ne peut affirmer avoir vu Kiper tuer. Ils regardaient ailleurs. Zchwacki peut donner le nombre des victimes (1300), la dimension de la fosse commune («trente mètres de long, trois mètres de large et cinq mètres de profondeur»). Quant à Grumbach, il se souvient: «C'était une journée ensoleillée, l'air était glacial. Les rues étaient couvertes de neige. La neige était rouge.» Mais ça ne suffit pas.

Ida Fink est née en Pologne, en 1921. Elle a réussi à échapper au ghetto en 1942. Elle vit en Israël depuis 1957. Son premier recueil de nouvelles, *Le Jardin à la dérive*, a été publié en 1990. Elle a aussi écrit un roman, *Le Voyage*, publié en 1993. Avec *Traces*, elle témoigne d'une loyauté remarquable envers celles et ceux qui ont été tués parce que juifs. Elle le fait sans geindre ni accuser. On ne peut que s'incliner devant ce travail d'écriture dont la douleur reste cachée, d'une vérité souvent insoutenable.



LIVRES

BLEUE... COMME UNE ORANGE

La ville à la dimension surhumaine

La Chine, le Brésil, la Grèce, l'Égypte, New York, le Grand Nord des Inuits, l'Italie, l'Argentine, la Gaspésie et l'Afrique: voilà où vous emmène le cahier *Livres du Devoir* pour quelques semaines encore, si vous refusez, vacances ou non, et où que vous soyez, quoi que vous fassiez, de vous séparer de votre cher journal pour la période estivale.

Vous serez en bonne compagnie et, au premier chef, avec Aline Apostolska. Tous les jeudis soirs de l'été, sur la Chaîne culturelle de Radio-Canada, celle-ci anime *Bleue comme une orange*, une émission qui réunit un écrivain et un artiste pour engager un dialogue culturel et poétique des plus évocateurs autour d'un pays. Hélas! la radio, formidable créatrice d'atmosphères, est éphémère. Qu'à cela ne tienne: *Le Devoir* saura retenir ces paroles fugitives. Chaque samedi, retrouvez la version écrite spécialement pour vous de ce qui vous aura charmés trois jours plus tôt. Cette semaine, le New York de Peter Schubert et Jacques Parmentier.

ALINE APOSTOLSKA

Peter Schubert est né à New York où il a surtout vécu entre 15 et 40 ans. Musicien professionnel et père de famille, il a d'abord habité le New Jersey avant de s'établir à Montréal il y a une dizaine d'années. Il enseigne la théorie musicale à l'université McGill et dirige deux chœurs réputés: Viva Vocce et Les chanteurs d'Orphée.

Jacques Parmentier est français. Depuis treize ans il vit sur les bords d'un lac dans les Laurentides, où il s'adonne à l'écriture. Grand voyageur, il a sillonné la planète. Il a connu New York à partir de 1973, d'abord comme cadre d'une des quatre plus grandes banques américaines, puis comme amoureux fervent de cette mégapole qui n'a cessé de le fasciner et de l'inspirer.

Devenir plus grand que vivant

«Plus sauvagement humain que New York, il n'y a guère que l'image du chasseur ou du guerrier posant pour la postérité le pied sur sa victime ensanglantée.» C'est par ces mots, issus de ses carnets de voyage personnels, que Jacques Parmentier présente sa fascination pour New York, mégapole démesurée, à la mesure des ambitions de ceux qui l'ont construite.

De celle qu'il compare à une star mythologique, que nul n'aborde vierge de toute projection, il dit qu'elle est belle, grande, sauvage. Il en parle comme d'une idole qui peupla ses rêves d'enfant nourri par les films qui depuis toujours l'ont montrée sous tous les angles. «*J'y suis!*» se dit-il, arpasant enfin les rues de Manhattan, saisi par la mise en trois dimensions d'images intérieures, le processus d'appropriation par le prisme de la chair, des sensations et des imprévus, qui lui ont vite permis de confronter la réalité au désir qu'elle lui inspirait depuis tant d'années.

Jacques Parmentier aime sans doute les femmes pour parler ainsi de New York. Se peut-il que celle que l'on nomme toujours *The Big Apple* fascine encore à ce point? «*Oh oui*, avoue-t-il. *Aujourd'hui elle ne me manque plus, parce que j'ai tout vécu à fond.*» Comme un bigot, un adorateur de la réalité qui dépasse l'attente, le sublime comme le sordide, l'attraction et sa part de terreur, l'extrême richesse et la pauvreté sans nom, les shows, les balades, les blocks partys et les violences de rue. A fond donc. «*Chapter one: he adores New York City*», écrivait Woody Allen sur fond de Geršwin. Comment vivre New York autrement qu'en se hissant à la dimension surhumaine qu'elle inspire à quiconque s'y frotte, et s'y pique?

Ce sentiment d'être «plus grand que vivant», tiré vers le haut plus qu'écrasé par les gratte-ciel, Peter Schubert le partage. Lui l'autochtone, se reconnaît lui aussi dans la mythologie que décrit son interlocuteur. Faut-il en conclure qu'on ne vit pas à New York d'une manière complètement normale, et qu'y vivant, l'on doit faire ap-

pel à sa part créative, faite d'adaptation et d'exigence autant que d'endurance? Selon Peter Schubert, «*c'est l'anonymat qui produit ça*». Du moins, l'anonymat dans sa version lumineuse. Le fait qu'on vous laisse libre d'être et de faire tout ce qui vous passe par la tête met en valeur votre capacité d'inventer pour exister. C'est une liberté qui me semble issue d'un non-choix. L'opportunité de se distinguer va avec l'ivresse de l'émulation, mais également avec une tacite loi du «*marche ou crève*» qui en laisse plus d'un dans le caniveau. «*L'échec est un by product de New York*, admet Peter Schubert. *Forcément, il y a ceux qui tombent dans les cracks.*» Au fond du trou, sans recours à aucun service d'entraide communautaire. «*Jamais je n'ai vu ailleurs des humains qui n'avaient d'humain que le concept, derrière lesquels tous les ponts avaient définitivement brûlé*», analyse Jacques Parmentier.

New York, sublime, dynamisante, impitoyable et dangereuse. Celle de *Taxi Driver* ou de *Midnight Cowboy*, celle d'Henry Miller d'ailleurs inspiré par Céline qui y situa *Voyage au bout de la nuit*. Celle de Walt Whitman, ou même d'Edith Wharton, dénoncée par son versant riche lui-même. «*New York New York, if I make it there, I'll make it everywhere*», chantait Liza Minelli. Mais si on n'y réussit pas, on y meurt. Si New York se compare à une divinité mythologique, elle est plus proche de l'impitoyable Cybèle que de la moraliste Hera. Cybèle, lucide et fatale, au sens fort du fatum. Révélatrice.

Définition d'un New-Yorkais

Dieu merci (quel que soit son nom, au vu de la liberté religieuse de la ville), les New-Yorkais existent, qui n'ha-

bitent pas tous le Upper West Side mais peut-être Brooklyn, Harlem ou Soho récemment convertis en quartier yuppies - même si Parmentier et Schubert s'accordent pour dire que «*New York c'est Manhattan*», par son architecture, par le niveau socioculturel, financier et la mixité de sa population - ne ressemblent pas tous aux personnages de Paul Auster et Oliver Stone, s'en sortent bien sans prétendre à défier les étoiles, élèvent leur progéniture «*dans une ville consciente des besoins des enfants*», suivent le maire Giuliani dans sa tentative de nettoyage et de sécurisation des quartiers et du métro, fréquentent Central Park et Madison Square Garden, organisent des fêtes dans la rue réservées aux habitants de la rue, jouissent d'une vie professionnelle très agréable parce que moins hiérarchisée qu'ailleurs, sont aguerris à juger les innombrables spectacles et expositions qui leur sont offerts, justement parce qu'ils sont innombrables et que leur niveau de connaissance surpasse celui des habitants des autres mégapoles culturelles occidentales, Londres, Berlin, Paris et Montréal y compris.

Des New-Yorkais qu'on salue souvent pour être parmi les citoyens les plus conviviaux de la planète, ce que mes invités confirment par expérience. «*Jamais je n'ai entendu les gens, collègues de bureau et amis, se féliciter autant à leur voisin*», relate Parmentier. Au sein de l'immense cité, la garantie d'humanité passe par la nécessité de privilégier l'infinité petit, tisser des liens étroits avec le voisin, le nettoyeur, le marchand de légumes ou de cigarettes, comme dans *Brooklyn Boogie*.

Mais alors, comment caractériser le New-Yorkais? Schubert le définit par son «*optimisme cynique*»: chaleureux, disponible mais toujours critique vis-à-vis de sa ville et de lui-même. Parmentier le voit «*multiethnique, tolérant et riche*», ce qui lui permet d'accompagner les changements incessants de la mégapole. La langue, les restaurants, les endroits à la mode, tous les six mois la ville offre un nouveau visage. «*C'est une star vivante*», explique-t-il. Le New-Yorkais vit dans le gigantisme fabriqué par l'homme pour se surpasser lui-même (même si aujourd'hui le Perona's Building de Kuala Lumpur est le plus haut gratte-ciel au monde, ce que Trump ne saurait tolérer trop longtemps... la psychanalyse n'étant d'aucun recours contre la folie érectile), il survit dans ce maquis citadin en se référant à son prochain, au plus proche de soi. Et aussi en restant dans son carré. «*Je n'ai jamais dépassé la 96^e vers le sud*», admet Schubert, clin d'œil à la déclaration faite un jour par Bob Dylan qui avouait n'avoir jamais dépassé la 62^e vers le nord. C'est fatal: ils ne sont jamais rencontrés!



Ellis Island, où les immigrants débarquant à New York ont longtemps dû effectuer une quarantaine.

Entités supranationales

Tout cela m'amène à comparer la qualité de vie new-yorkaise avec celle d'autres capitales, elles aussi «*entités supranationales*» qui contiennent tous les éléments du pays mais, par là même, diffèrent totalement du reste du pays. «*Il y a dans ces grandes mégapoles, Berlin ou Paris ou Sydney, un phénomène d'émulsion qui fait que la ville est un superlatif de l'identité nationale qu'elle incarne autant qu'elle la dénonce*», explique Parmentier. Bien compris. Mais si je veux comparer Paris ou Montréal à New York, ils me renvoient tous deux que je veux «*comparer une cerise avec un kilo de cerises*». Pourtant, au chapitre de la convivialité citadine, de l'interculturalité et de la créativité, Montréal ne me semble pas en reste, moi qui ai, pour cette phase de ma vie, choisi cette «*entité supraquébécoise*» à Paris où j'ai vécu 35 ans. «*Justement*, renchérit Peter Schubert, *ça dépend où tu en es dans ta vie.*» Ainsi trouvait-il plus agréable et stimulant de vivre à New York jusqu'à 40 ans et juge aujourd'hui Montréal «*plus accessible, plus reposante, plus sécuritaire*».

Jacques Parmentier, devenu rat des champs et installé dans un paradis naturel des Laurentides, abonde dans son sens par le fait même qu'il a pleinement vécu l'effervescence new-yorkaise et parisienne à l'époque où il était un inconditionnel rat des villes. Est-ce à dire que New York est une ville de jeunesse? Sans doute y vivre au quotidien, très différent du fait d'y passer ou d'y séjourner quelque temps, demande-t-il une énergie quasiment surhumaine, un sens du challenge permanent qui assure sa très grande créativité, expliquant le fait que la ville demeure un creuset indéniable de l'inspiration et de la mise en comparaison des créations artistiques, où de nombreux artistes de tous bords ont à juste titre besoin de se rendre pour se nourrir et progresser. «*Quittez New York avant de devenir trop dur, et quittez Los Angeles avant de devenir trop mou*», résume Parmentier.

Peter Schubert, qui enseigne la musique et dirige deux chœurs à Montréal, reconnaît que l'enseignement de la musique, sa transmission, comme le théâtre, le cinéma, les comédies musicales et, du point de vue de sa mise en marché, la littérature, sont d'un niveau exceptionnel à New York mais prend néanmoins la défense de la ville qu'il a aujourd'hui choisie: «*Montréal est une ville extrêmement agréable, simple, ouverte, confortable. Mais qui n'a rien à voir avec New York.*» Tous deux s'entendent sur le fait que Montréal est «*en retard de vingt ans*».

C'est aujourd'hui un avantage beaucoup plus qu'un inconvénient, d'autant que les meilleurs côtés de New York demeurent accessibles aux Montréalais, en particulier aux artistes. Y passer une fin de semaine, deux mois et revenir à Montréal, c'est profiter du meilleur de l'américanité. Espérons que dans vingt ans, les pires côtés n'aient pas eux aussi émigré.

«*Chapter one: he adores New York City*», écrivait Woody Allen. C'est dit. Mais à chacun sa vision, sa version de l'humain.

Cette série estivale est issue d'une collaboration spéciale entre *Le Devoir* et la Chaîne culturelle de Radio-Canada. Tous les samedis de l'été, Aline Apostolska offre la version écrite de l'émission *Bleue* comme une orange, diffusée le jeudi à 22h sur les ondes de la Chaîne Culturelle, 100,7 FM.

Cette émission vous invite au voyage et à la découverte, en compagnie d'écrivains et de voyageurs de renom. *Bleue* comme une orange est aussi un voyage sonore et musical réalisé par Clotilde Seille.

Jeudi 10 août, à 22h: *L'Égypte*, avec les écrivains May Telmissany et Naim Kattan 100,7 FM. bleucommeuneorange@montreal.radio-canada.ca

Les centres d'exposition de l'Abitibi-Témiscamingue ont du panache

Programmation des EXPOSITIONS été 2000

CENTRE D'EXPOSITION DE ROUYN-NORANDA
(819) 762-6600 • 1-888-957-1999
3 mai au 3 septembre Événement **PassArt**:
2000 œuvres à Rouyn-Noranda

CENTRE D'ART ROTARY DE LA SARRE
(819) 333-2294
25 juin au 20 août **Prima/Hydro-Québec**
Biennale d'excellence en métiers d'art de l'Abitibi-Témiscamingue

CENTRE D'EXPOSITION DE VAL-D'OR
(819) 825-0942
19 juillet au 10 septembre **Rose Farrell et George Parkin**
La photographie de Farrell & Parkin
Artistes invités de Melbourne, Australie

SALLE AUGUSTIN-CHÉNIER INC. DE VILLE-MARIE
(819) 622-1362
20 mai au 20 août **Biennale internationale d'art miniature**, 5e édition.
Œuvres contemporaines réalisées par des artistes des quatre coins du monde.

CENTRE D'EXPOSITION D'AMOS
(819) 732-6070
7 juillet au 20 août **La ville dont vous seriez le héros**
Exposition sur l'environnement urbain amossois

Ordonné à la participation financière du Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture et des Communications

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

Portrait de femme

Si Tolstoï s'était trouvé en position d'écrire un livre sur la colonisation de l'Ouest américain, ce livre aurait pu ressembler à *Angle d'équilibre*, ouvrage de Wallace Stegner qui, gagnant du prix Pulitzer en 1971, est resté assez bizarrement, et peut-être injustement, méconnu du public de langue française jusqu'à présent. Outre l'ampleur colossale du style et de la vision, un certain intérêt pour la mécanique de l'histoire suffit peut-être à rapprocher Stegner, dont ce livre est, paraît-il, le chef-d'œuvre, du géant russe susmentionné. L'éditeur Phébus nous apprend encore que *Angle d'équilibre* fut inclus par le *New York Times* dans sa liste des «cent plus grands romans du siècle». On demande à voir. On n'est pas déçu.

La réécriture de l'histoire, donc. Le livre de Stegner aurait pu (et a failli, de l'aveu même du narrateur) s'intituler «*L'effet Doppler*», du nom d'un phénomène observé par les physiciens: les ondes sonores que transmet un objet en mouvement, disons un train, sont d'une fréquence différente selon que cet objet se rapproche de nous ou s'en éloigne. L'histoire selon Stegner, donc, plutôt que le récit statique d'événements figés dans le temps, est un phénomène variable, capable de transformer le regard à mesure que les faits établis, eux, s'effritent dans le passé.

Un être d'exception

Un vieil homme paraplégique, retranché dans le domaine familial, materné soir et matin par une vieille bonne bougonne, et harcelé par un fils résolument moderne qui s'inquiète presque de sa scandaleuse autonomie, décide de se pencher sur l'existence de sa grand-mère, femme

de lettres, dessinatrice et aventurière à son corps défendant, arrachée à son cocon culturel de la Nouvelle-Angleterre et précipitée dans les incertitudes et périls d'une nouvelle vie, pour en restituer l'épopée, quasiment au quotidien, à travers les lettres et autres bribes qui permettent d'assembler les traces de l'aïeule.

Sous les dehors d'une biographie, ce romancier, pionnier lui-même de ce passé qu'il invente, reconstitue la vie d'une véritable femme d'exception, à la fois indépendante d'esprit et soumise à d'extrêmes contraintes matérielles par son mariage avec l'homme qu'elle a choisi. L'entreprise de l'écrivain est titanique. Les défis qui se présentent à son héroïne aussi. Le livre, lui, est rare et puissant.

Très tôt, on y trouve posée la question essentielle de la culture américaine, cette tension constante entre monde sauvage et civilisation, tension féconde s'il en est, parfois porteuse des choix déchirants, projetés ici dans l'univers de la fiction. Cette femme brillante, née dans un nid douillet, appelée à briller dans les salons les plus huppés de la bonne société bostonienne et à côtoyer les gloires intellectuelles de son époque, va se retrouver, par le parti qu'elle choisit, un peu par dépit (l'homme dont elle se sentait, par l'esprit, le plus proche, ayant jeté son dévolu sur sa meilleure amie), à épouser un jeune et intrépide ingénieur minier. L'avenir se situe du côté des riches sous-sols encore inexplorés de l'Ouest. A partir de là, impossible de résumer un tel livre. Les informations, péripéties et rebondissements y pululent. Le gisement est fécond, parfois traversé d'éclairs qui illuminent, à distance, la compréhension d'un narrateur attentif, fort documenté en histoire et en

géographie, mais surtout en nature humaine.

Les titres de chapitre (*Grass Valley, New Almaden, Santa Cruz, Leadville*, etc.) disent tout d'une errance et d'une destinée à travers lesquelles cette femme, Susan, pour laquelle tout lecteur un peu sensible ne pourra, fatalement, que se sentir pris d'une passion aussi folle qu'intelligente, cette femme, arrivant à concilier, parfois dans la plus grande difficulté, les rôles de mère et d'artiste, ne cessera jamais d'écrire et de dessiner, d'envoyer aux périodiques les jalons de son œuvre entêtée, sur lesquels s'appuie bien plus tard le petit-fils immobile pour en rendre, avec amour et sans complaisance, la grandeur farouche. On goûtera par ailleurs l'ironie d'une situation voulant que le mari, Oliver, qui appartient à la race des visionnaires bien plus qu'à celle des pionniers du concret, et dont les projets finissent toujours par prendre un peu l'eau, soit obligé d'humilier sa mâle position en acceptant que les droits d'auteur de sa femme fasse vivre pour un temps (mais un temps qui se prolonge un peu trop à son goût), le couple.

Descriptions d'une nature grandiose, toujours menaçante, parfois amicale, sombre évocation d'une passion remuante et difficile, qui va finir par s'émousser dans les compromis et les promesses jamais tenues, et puis, ce magnifique épisode du Michoacan, où la civilisation raffinée des Mexicains forme un contraste si saisissant avec la rudesse native des pionniers américains. Oui, tout ça est beau, prenant, et rendu avec un souffle qui coupe le souffle.

Une vie de femme énergique, toujours chambardée, sans cesse mue par la passion d'instituer un peu d'ordre au sein du chaos primitif des éléments. Ou comment instituer un embryon de vie culturelle aux limites de la frontière, où confort, luxe, goûts et simple possibilité d'enracinement semblent a priori condamnés. C'est le grand problème de

sa vie, qui la définit, dans toute sa complexité.

Quel personnage! Elle essaie. Elle y arrive, presque. Le couple se sépare, se retrouve, les années passent, les enfants changent, les sentiments résistent ou succombent, mais, plus sûrement, ils se transforment, très lentement, soumis aux lois d'une histoire qui, pour reprendre un mot dont on abuse trop souvent, est universelle. Réduite à son canevas, on dirait une gigantesque téléscopie où on pourrait avantageusement saupoudrer un peu de Brad Pitt et un léger soupçon de ces petites jeunes qui montent. Il y a, heureusement, tout le reste, appartenant très fort à la littérature.

Romancier ingénieux, Stegner va jusqu'à confronter les idées de son narrateur (qui est vraiment impayable en passant) à celle de la fille de sa bonne, engagée comme archiviste et secrétaire. Elle, c'est un tout autre style. Les années soixante, la liberté. On voit passer, en filigrane, des projets de commune, d'amour libre, de retour à la terre, et aussi, antécédents des expériences contemporaines, la célèbre Brook Farm et le Fruitlands de ce féroce et suprêmement inefficace rêveur de Bronson Alcott. D'autres formes, donc, de tentatives pionnières, qui plongent elles aussi leurs racines au plus profond de l'imaginaire américain. Une conclusion? Rien de définitif, mais: «... sa vie [dit Susan] m'incline à penser que la civilisation que Thoreau dédaignait tant - composée d'hommes menant une existence de désespoir résigné - était plus forte que lui, et peut-être aussi plus dans le vrai.» Voilà qui mériterait plus ample discussion.

hamelin@arobas.net

ANGLE D'ÉQUILIBRE

Wallace Stegner
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Eric Chédaille
Éditions Phébus
Paris, 2000, 710 pages

LES ARTS

ARTS VISUELS

La ville impossible

STAN DOUGLAS: LE DÉTROIT

Musée canadien de la photographie contemporaine
1, Canal Rideau, Ottawa
Jusqu'au 17 septembre

BERNARD LAMARCHE LE DEVOIR

Lors du dernier Mois de la photo à Montréal, dans le cadre d'une exposition qui de façon générale ne déplaçait pas grand-chose, une série magistrale de photographies avaient suscité en nous une rare excitation. Le *Document moderniste*, à la Galerie d'art Leonard et Bina Ellen de l'université Concordia, avait permis de se frotter à quelques images tirées de la série qu'a réalisée à Detroit l'artiste vancouverois Stan Douglas, mieux connu à travers la pratique de la vidéo. Le Musée canadien de la photographie contemporaine a eu l'heureuse idée de faire venir à Ottawa la série dans son entier.

On se souvient que dans le parcours de l'exposition montréalaise, la nouvelle série de Douglas apparaissait comme la plus pertinente. Dans celle-ci, Douglas s'est attardé à des quartiers en ruine de la ville de Detroit, projet découlant de ses recherches sur les émeutes de 1967. À la fin des années 70, ni les percées sociales et politiques du Mouvement de défense des droits civiques, pas plus que les réformes sociales du gouvernement local, n'avaient pu venir à bout de la discrimination raciale, du racisme tenace caractérisant les interventions policières ou du taux astronomique de chômage. Ces tensions menèrent aux émeutes qui devaient détruire la ville en 1967 et faire fuir les Blancs vers les banlieues, laissant les Noirs aux prises avec un désastre économique dont la ville souffre encore.

Douglas est allé photographier Detroit il y a trois ans; ses travaux coïncident avec le trentième anniversaire des émeutes. Le ton de son reportage est d'une rare justesse. La ville de Detroit ne s'est jamais remise de ces événements, qui ont fait 43 morts et vu l'exode de la population blanche vers des banlieues encore riches, accélérant la déchéance du centre-ville de Detroit, déclin qui en fait aujourd'hui une sorte de ville-fantôme moderne.

Dans les images de Douglas, la rudesse de la cité moderne, dévastée par la violence, est théâtralisée de façon dramatique. La désolation y est à son comble, par exemple dans *Collapsed House*, qui montre une maison soufflée comme un château de cartes, écrasée sur elle-même, admirablement cadrée pour montrer le contexte de prise de vue, le double abandon de cette mansarde criblée qu'on ne daigne même pas éradiquer du paysage.

Des rues entières en ruine sont captées par la caméra. Là, Douglas privilégie une composition parfaitement symétrique, ce qui a pour effet d'atténuer les possibles affects de ces images où règne la sévérité. Une autre image saisissante, qui avait déjà retenu notre attention, représente la monumentale coupole d'un théâtre démolí pour permettre l'aménagement d'un stationnement intérieur. Dans *Book Cadillac Hotel*, on peut voir, selon un point de vue admirablement déterminé, les façades aliénantes

d'édifices barricadés et la rencontre d'échelles architecturales et sociales distinctes.

Ailleurs, la ruine se fait plus mordante. Un édifice vomit littéralement des tonnes de débris. La ville de Detroit ne s'est jamais tout à fait remise des événements survenus trois décennies plus tôt. Douglas cherche à rendre les vestiges de la désolation. Étrangement, ses compositions sont toutes vides de personnages. Pourtant, l'activité humaine est palpable: le contraste est saisissant entre les édifices laissés à l'abandon, envahis par une faune incontrôlée d'une part, et, de l'autre, les débris d'ensembles résidentiels où le gazon est visiblement entretenu. Ce faisant, et ajoutant à la force de ces photographies qui vient du regard que pose Douglas sur les ruines, tout se passe comme si l'artiste proposait une lecture tout à fait singulière, faisant abstraction des tensions raciales. Par ses photographies, ce dernier accentue l'aspect désolant de la poussée du désir urbain dans la grande ville, avec ses ramifications sociales et économiques et l'ostracisme dont sont victimes certaines classes sociales.

L'échec des utopies

La lecture que fait Douglas de la situation, mis à part la qualité extraordinaire de ces images, dénote un intérêt pour les différences sociales, dont certains historiens croient qu'elles furent à l'origine, plus encore que le racisme, des troubles de 1967. De cette façon, et mieux que ne le ferait un reporter à la recherche de décombres à partir desquels remonter le temps, Douglas travaille de manière à extrapoler vers la question toujours actuelle du devenir moderne des villes — problème social qui dépasse le contexte immédiat d'un reportage quelconque sur la ville de Detroit. Les lieux photographiés sont ceux d'échanges sociaux et



Maison effondrée

économiques. Signes de la modernité, ces lieux semblent continuellement étrangers à eux-mêmes.

La question de la gentrification, de la disparité des richesses, de la mégalomanie des grandes villes est inscrite autant dans les images produites que dans la dimension factuelle des événements de Detroit. L'anxiété qui transparait de ces images tient à un sentiment d'aliénation. En cela, Douglas montre la ville telle qu'elle est: un fantasme. En guise de conclusion, ajoutons qu'il peut-être fascinant d'étudier en fonction des origines du photographe la lecture que fait Dou-

glas de la décadence de la ville de Detroit. En effet, quoiqu'on s'intéresse à la situation des grands centres urbains au Canada n'est pas sans ignorer que Vancouver réalise son fantasme de ville moderne par le biais de l'économie comme moteur de réussite sociale, celle-ci étant elle-même le fruit d'un désir d'établir une communauté florissante. Vancouver est précisément une ville dont le mode d'entrée dans la modernité est un de continue et rapide transition. Ainsi, la série de Douglas se construit-elle, traquant les événements raciaux de jadis par le biais de l'observation des inégalités matérielles.

Sur un plan plus théorique, Douglas et sa série sur Detroit s'inscrit précisément là, dans cet entre-deux entre les aspirations d'une ville à la modernité tant sur le plan de la planification urbanistique que sur le plan social, et l'atteinte de cet objectif, presque toujours confrontée à l'échec en vertu de l'inéluctable principe de réalité. Tel est le sort réservé à la ruine, même moderne: combiner à la fois les espoirs d'une promesse (de la ville et de sa prospérité) et les effets de sa dérive.

Douglas travaille sur l'échec des utopies; durant sa carrière il s'est intéressé à des épisodes précis liés au colonialisme, au développement urbain et à la mémoire culturelle. La rigueur magnifique des images produites par Douglas donne une présence accrue aux fantômes de la ville, ceux que ne chasse pas la fuite en avant ou vers les banlieues affluentes. Un très, très bon coup de Musée canadien de la photographie contemporaine.



Le théâtre Michigan

Art, histoire et patrimoine : un même plaisir !

mardi 15 août : CHAMBLY
mardi 29 août : le calvaire d'OKA
les tableaux de MONET, RENAISSANCE...
samedi 19 août à Ottawa
les paysages de CHARLEVOIX,
23-24-25 août
d'autres tableaux et paysages à
Toronto, Kleinburg, Niagara, Buffalo
ACTION DE GRÂCES : 7-8-9 octobre

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS
En collaboration avec Club Voyages Rosemont
(514) 276-0207

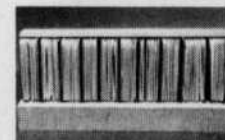
Verticale Galerie



DANIEL ANHORN
ANNA COGNAN
DEBBIE ELLIOTT
HEATHER HAWKSHAW
CHRISTIAN NICOLAY

Mouvement instable - Unstable Motion

Une exposition réunissant cinq artistes de la Colombie Britannique sur le thème de la fixation et de la mobilité.
Commissaire : Marcel Saint-Pierre.



LORRAINE PRITCHARD
Tous les jours

Une recherche esthétique et mystique exposée dans un énorme journal intime visuel constitué de 2000 miniatures.

2084, boul. des Laurentides
espace 200, Laval
(450) 975-1188

2 août - 10 sept. 2000
Vernissage : 3 août
du mercredi au dimanche
de 12h00 à 18h00

Galerie
Art Mûr
encadrements

« La revente »

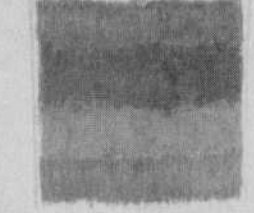
du 5 août au 6 septembre

April • Arp • Assal • Barry • Baxter • Beament • Beaton • Bruneau
Bureau • Charrier • Cloutier • Daley • Derouin • Dumouchel
Evergon • Gagnon • Gauvreau • Goodwin • Guillaume • Jonas
Lagacé • Leduc • London • Matte • McEwen • Muybridge • Poirier
Savoie • Schölnick • Simard • Simonin • Steichen • Steinhouse
Storm • Tores • Tousignant • Van Halm • Vazan • etc.

Nous vous invitons à notre cocktail le samedi 5 août de 15 h à 19 h.

3429, rue Notre-Dame Ouest
(514) 933-0711

BAIE-SAINT-PAUL 2000



LE SYMPOSIUM

de la nouvelle peinture

du 4 août au 4 septembre

ARTISTES SÉLECTIONNÉS
Sébastien Dion
Sofie Fakhé
Yechel Gagnon
Fred Lalonde
François Lemay
Alexis Robert
Suzanne Gauthier
Scott MacLeod
Anicet Bakra
Vandine John
Sandrine Mathieu-Georges
Abdelmalik Sahli

ARTISTES INVITÉS
Che Chuang
Françoise Sullivan
Jim Tiley

DIRECTEUR ARTISTIQUE
Bernard Paquet

« L'ÉCRITURE À VIF »
Directrice artistique: D. Kimm
Annotateur: Guy Marchand
Musiciens: Nicolas LaRocq et Hélène Verbeke
10 août 13h à 18h. Séances d'écriture
12 août 13h à 18h. Séances de lecture

LES 21 ET 23 0809 COLLOQUE FAIRE ŒUVRE. LE FIL DE LA MÈRE. 1000 et 1000000 d'années de Bernard Paquet

LES PARTICIPANTS

Jocelyne Allouche (Québec),
Ignace, exposer, galerie.
Éliane Chénier (Paris). Le # rouge de la météo
de les notes de l'œuvre à lire.
Bernard Cocheat (Paris). Du mélange à l'hybridation
Françoise La Gira (Montréal). Le bleu vaillé
Claude Thérien (Ottawa-Rivière). today et les sollicitations
collaborer de la sensibilité féminine.
Paul Lussier (Chicoutimi). Exposer. les mots de peinture

LES 2 ET 3 SEPTEMBRE FORUM - LE SYMPOSIUM. UN ÉVÉNEMENT EN PERSPECTIVES ET EN PROSPECTIVES.

LES PARTICIPANTS

Headridge Azzoni, Raymond Biron, Guy Durand, Claude Maurice Gagnon, François Marc Gagnon, Nelson Gauthier, Paul Lussier, Bernard Paquet

Québec
Canada
Nouvelle-Écosse
Colombie-Britannique
Côte-d'Ivoire
Martinique
France
Tunisie
Afrique du Nord
New York
Montréal
Toronto
États-Unis
Canada

« PERFORMANCE - DANSE CONTEMPORAINE »
Les Productions Château-Sabb
Nicolas Pelletier et Marie-Yveline
19 août 17h à 18h

LES 2 ET 3 SEPTEMBRE FORUM - LE SYMPOSIUM. UN ÉVÉNEMENT EN PERSPECTIVES ET EN PROSPECTIVES.

LES PARTICIPANTS

Françoise Chénier (Québec),
une poétique d'accompagnement
la direction d'étudiants diplômés en arts visuels
Cécile Clouzet (Paris). La distance de l'œuvre et du
Genève de Lathève (Paris). La peinture numérique
mélanges, collages et nouvelles poésies
Cécile Miesse (Paris). Interfaces du sonore et du visuel
Bernard Paquet (Montréal). Le diagramme à l'œuvre

LES 2 ET 3 SEPTEMBRE FORUM - LE SYMPOSIUM. UN ÉVÉNEMENT EN PERSPECTIVES ET EN PROSPECTIVES.

LES PARTICIPANTS

Headridge Azzoni, Raymond Biron, Guy Durand, Claude Maurice Gagnon, François Marc Gagnon, Nelson Gauthier, Paul Lussier, Bernard Paquet

PEINTURE MÉTIS

Les Beaux dimanches au
Fort-Lennox
saison 2000

PRÉSENTÉS PAR
LE DEVOIR **LE CANADA FRANÇAIS**

104.1 FM **Caméléon**

DES ACTIVITÉS POUR TOUTE LA FAMILLE
CE DIMANCHE 6 AOÛT

LE CASTEL PARAPLUIE :
THÉÂTRE DE MARIONNETTES POUR ENFANTS.

RENSEIGNEMENTS : LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU FORT-LENNOX, SAINT-PAUL-DE-LÈ-AUX-NOIX
(450) 291-5700

Parcs Canada Parks Canada Canada
Municipalité de Saint-Paul-de-Lévesque
Richelieu EXPERTS CONSULTÉS INC.
Paul Couché Bouché AVOCAT

Autoroute 15
Sortie 21 ou 14
ou
Route 231 sud

BAIE-SAINT-PAUL 2000

LE SYMPOSIUM de la nouvelle peinture du 4 août au 4 septembre

ARTISTES SÉLECTIONNÉS
Sébastien Dion
Sofie Fakhé
Yechel Gagnon
Fred Lalonde
François Lemay
Alexis Robert
Suzanne Gauthier
Scott MacLeod
Anicet Bakra
Vandine John
Sandrine Mathieu-Georges
Abdelmalik Sahli

ARTISTES INVITÉS
Che Chuang
Françoise Sullivan
Jim Tiley

DIRECTEUR ARTISTIQUE
Bernard Paquet

« L'ÉCRITURE À VIF »
Directrice artistique: D. Kimm
Annotateur: Guy Marchand
Musiciens: Nicolas LaRocq et Hélène Verbeke
10 août 13h à 18h. Séances d'écriture
12 août 13h à 18h. Séances de lecture

LES 21 ET 23 0809 COLLOQUE FAIRE ŒUVRE. LE FIL DE LA MÈRE. 1000 et 1000000 d'années de Bernard Paquet

LES PARTICIPANTS
Jocelyne Allouche (Québec),
Ignace, exposer, galerie.
Éliane Chénier (Paris). Le # rouge de la météo
de les notes de l'œuvre à lire.
Bernard Cocheat (Paris). Du mélange à l'hybridation
Françoise La Gira (Montréal). Le bleu vaillé
Claude Thérien (Ottawa-Rivière). today et les sollicitations
collaborer de la sensibilité féminine.
Paul Lussier (Chicoutimi). Exposer. les mots de peinture

LES 2 ET 3 SEPTEMBRE FORUM - LE SYMPOSIUM. UN ÉVÉNEMENT EN PERSPECTIVES ET EN PROSPECTIVES.

LES PARTICIPANTS
Headridge Azzoni, Raymond Biron, Guy Durand, Claude Maurice Gagnon, François Marc Gagnon, Nelson Gauthier, Paul Lussier, Bernard Paquet

PEINTURE MÉTIS

◆ LE DEVOIR ◆

JARDINS

Drôle de saison, drôles de récoltes

Chaque graine, chaque plant mis en terre est promesse de récolte abondante de fruits goûteux, de légumes exquis, de fleurs à profusion. À qui la faute si, cette année, la récolte de concombres tarde à venir, si les branches du pommier portent moins de fruits, si les lilas ou le rosier furent avares de fleurs?

Votre plant de concombre fleurit depuis un moment. Mais bien des fleurs ont passé avant d'avoir conçu et, des concombres à venir, vous en comptez peu ou prou. Le problème? Une piètre pollinisation. Oui, les concombres comme les courgettes, citrouilles et autres cucurbitacées produisent un pollen trop lourd pour être porté par le vent. Ces plantes nécessitent donc l'intermédiaire d'insectes, abeilles de préférence, pour transporter le pollen des fleurs mâles aux fleurs femelles.



Danielle Dagenais

Ainsi, si les pollinisateurs manquent à l'appel, les concombres aussi. Or en début de saison, il a fait trop froid, trop venteux, trop humide ou trop pluvieux, trop laid en somme, de sorte qu'abeilles et compagnie ont travaillé au ralenti. Résultat? Dénî de concombres au jardin et dans la salade. Vous aurez peut-être aussi observé des courgettes mal pollinisées aux extrémités molles ou pourries, mentionne Christine Villeneuve, agronome et avertisseur au réseau Cucurbitacées-solanacées du Réseau d'avertissements phytosanitaires.

Evidemment, si vous avez employé des pesticides en période de floraison et à proximité des concombres, peut-être avez-vous éliminé les messagers d'amour de vos cucurbitacées chéries. Repentez-vous et ne recommencez plus. Si l'offense est récente et les résidus de pesticides encore présents, peut-être devrez-vous vous résoudre à polliniser vous-même les fleurs femelles à l'aide du style d'une fleur mâle. Choisissez-la d'une autre variété de concombre que la fleur femelle et procédez à l'opération le matin de préférence puisque le pollen est alors plus viable. Portées par le même plant, les premières semblent tenir en équilibre sur un mince pédoncule, les secondes, émerger d'un pédoncule enflé rappelant déjà le fruit.

Moins de pommes et plus de tavelure

Les branches de nos pommiers et pommetiers semblent un peu plus légères cette année. Le gel du 20 mai, en pleine floraison, une pollinisation ralentie par le temps frais et maussade, de la tavelure à gogo, ont réduit la récolte de pommes un tantinet sous les moyennes, explique Paul-Émile Yelle, agronome et avertisseur pour le réseau Pommier du Réseau d'avertissements phytosanitaires.

Oui, la tavelure a frappé fort

cette année: ses taches olivâtres puis noires marquent feuillage et fruits des pommiers et pommetiers sensibles à ses attaques. Les conditions de pluie et d'humidité furent telles cette année que même des arrosages hebdomadaires de fongicide à usage domestique n'ont pu suffire à protéger fruits et feuilles, observe Paul-Émile Yelle. Les feuilles les plus atteintes jauniront et tomberont. Si l'arbre perd ainsi trop de feuilles, la floraison de l'an prochain et dans le pire des cas la survie de l'arbre pourront être compromises. Il n'y a plus grand-chose à faire sauf ramasser diligemment les feuilles et fruits tombés et, l'an prochain, protéger les feuilles de fongicide dès le printemps.

Lilas et rosiers peu florifères et le blanc

Un lilas qui n'a pas donné sa mesure de grappes parfumées, un rosier qui a feuillé sans trop fleurir, des achillées ou des mauves aux tiges molles et rampantes, toutes plantes qui, sans égard à la saison, aspirent à plus de soleil. Replantez-les, en début d'automne ou au printemps, là où le soleil plombe généreusement. Evidemment, s'ils sont plantés de l'année, patientez. Ils fleuriront davantage le printemps prochain.

En cet été humide propice aux maladies de feuillage, voilà qu'on observe beaucoup de blanc sur les rosiers, confirme Marc Légaré, conseiller en pépinière à l'Institut québécois de développement de l'horticulture ornementale. Les plus jeunes feuilles et les bourgeons floraux, voire même les fleurs se couvrent de poudre ou pruine blanche ou grisâtre: la photosynthèse et donc la croissance s'en trouvent réduites. Le soufre de jardin protégera le feuillage sain contre l'infection. Gardez l'œil sur le thermomètre puisque ce produit est phytotoxique à température chaude (27 °C et plus).

Limaces

Vos laitues et vos hostas ont payé un lourd tribut aux limaces, cet été. Et pour cause, l'humidité et les températures fraîches leur ont convenu à merveille. Éliminez les recoins ombrés où les limaces se cachent le jour venu: dessous de planches, débris végétaux, paillis. Cela réglera une partie du problème. Un temps chaud et sec ferait le reste. L'efficacité de la proverbiale soucoupe de bière, supposée irrésistible aux limaces, reste à prouver. Celle que j'avais enfouie dans le sol de ma planche de laitue n'a pas détourné de leurs agapes potagères des limaces grignotant pourtant à quelques centimètres de là. Comme appât, on a vu mieux. Mais peut-être les limaces lèvent-elles le nez — le pied en fait — sur l'insipide bière américaine.

Un lilas qui n'a pas donné sa mesure de grappes parfumées, un rosier qui a feuillé sans trop fleurir, des achillées ou des mauves aux tiges molles et rampantes



PHOTOS JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Du soleil et encore du soleil, le secret des rosiers bien fleuris.

Que faire cette semaine?

■ Érable de Norvège «Drummondii» et autres, aux feuilles toutes choses. Surveillez les colonnes de fourmis grimpaient allégrement sur le tronc. Elles vous conduiront droit sous les feuilles, à de prospères élevages de pucerons. Jet d'eau ou savon insecticide auront raison des bestioles. Une bande collante (ruban englué de Tanglefoot) placée autour du tronc stoppera les fourmis élèveuses qui tenteraient de porter secours à leurs protégés. Veillez à ce qu'aucune herbe ou buisson ne touche aux branches ou aux

feuilles de l'arbre, les fourmis astucieuses feraient le détour et court-circuiteraient votre piège. Les coccinelles se repaîtront des restes de pucerons.

■ Semis de laitue, de coriandre et autres verdure pour une récolte en septembre.

■ Dieu, quel bleu de ciel, que celui de *Phacelia viscida*. Il faudra, l'an prochain, semer davantage de cette annuelle d'une exceptionnelle floribondité.

■ Lis: retirez les fleurs molles et fanées, mais laissez en place le feuillage jusqu'à dessèchement.



Vous trouverez vos pommiers moins chargés de fruits pour cause de temps froid au moment de la floraison. Le temps maussades a aussi favorisé les maladies de feuillages comme la tavelure.



Les limaces s'attaquent davantage à certains hostas. Elles raffolent d'un mol *Hosta lancifolia*, comme celui-ci, mais présentent les variétés dérivées du *Hosta sieldodiana*, plus coriaces.